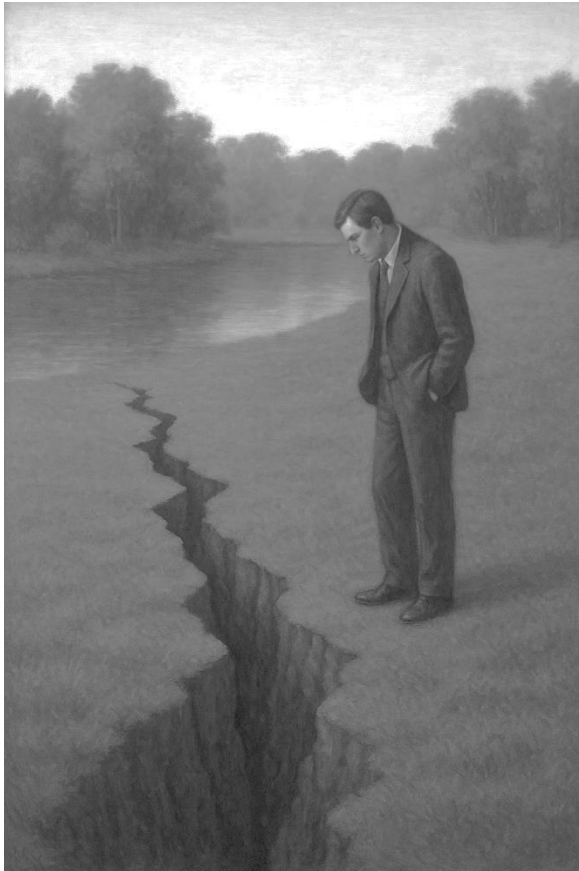


Denis CLARINVAL

LA FAILLE



Code ISBN : 9798176312140

© Denis CLARINVAL

INTENTION

La faille est sans doute le mot le plus discret de tout ce qui s'est écrit jusqu'ici, et pourtant le plus décisif. Elle est là, partout, mais jamais comme un objet clairement posé. Elle traverse les textes, elle les travaille, elle en conditionne le mouvement, sans jamais se laisser saisir comme un thème que l'on pourrait isoler. Et si elle est restée en retrait, ce n'est pas par oubli, ni par négligence, mais parce qu'elle résiste à toute mise en pleine lumière qui la figerait aussitôt.

On comprend trop vite la faille comme une brisure, une cassure survenue dans un ensemble qui, sans elle, serait intact. On la pense comme un défaut, comme un manque, comme une imperfection qu'il faudrait réparer ou au moins constater. Mais ce que l'écriture ici engage ne relève pas de cette logique. Il n'y a pas, d'un côté, un monde plein, cohérent, assuré, et de l'autre, une faille qui viendrait en rompre l'unité. La faille n'est pas seconde, elle n'est pas ajoutée : elle est originaire. Elle précède toute

totalité possible, et c'est même à partir d'elle qu'une forme de monde peut apparaître.

Dire cela ne revient pas à faire de la faille un principe abstrait, encore moins un concept fondateur. Il ne s'agit pas de remplacer une idée par une autre, mais de déplacer le regard. Là où l'on attend une cohérence, une continuité, une transparence, il y a toujours déjà un écart, une non-coïncidence, une ouverture qui ne se laisse pas refermer. Cet écart n'est pas ce qui empêche le monde d'être ; il est ce qui le rend possible comme monde, c'est-à-dire comme espace où quelque chose peut apparaître, se donner, s'adresser.

Car sans faille, rien ne s'adresse. Tout serait plein, saturé, immédiatement donné à lui-même. Il n'y aurait ni distance, ni appel, ni réponse. Le langage lui-même deviendrait inutile, ou plutôt il se réduirait à une pure fonction de désignation, sans épaisseur, sans résistance. Ce que l'on a appelé ailleurs l'effondrement du langage tient précisément à cette saturation :

trop de mots, trop de discours, trop de transparence. Le langage glisse alors sur le monde sans jamais le rencontrer.

La faille, en ce sens, ne vient pas ajouter de l'obscurité ; elle réintroduit de la profondeur. Elle empêche que le langage se referme sur sa propre efficacité. Elle maintient un écart entre ce qui est dit et ce qui se donne, écart qui n'est pas un défaut mais une condition. On pourrait dire qu'elle sauve le langage de sa propre réussite, en l'empêchant de coïncider parfaitement avec ce qu'il prétend dire.

Il en va de même pour ce que l'on nomme le tragique. Le tragique n'est pas ici une série d'événements malheureux, ni une tonalité sombre appliquée au monde. Il est lié à cette impossibilité de clôture, à cette absence de fondement ultime qui viendrait garantir l'ensemble. La faille en est la forme la plus concrète. Non pas une catastrophe, mais une structure : quelque chose ne se referme pas, ne se réconcilie pas, ne se stabilise pas définitivement. Et c'est dans cette non-clôture que le tragique prend sens, non comme désespoir, mais comme condition.

À partir de là, ce qui pourrait apparaître comme négatif, la non-coïncidence, l'écart, l'impossibilité de se fixer, devient aussi ce qui ouvre. Il n'y a pas de traversée sans faille. Il n'y a pas d'atteinte réelle sans cette brèche où quelque chose peut passer. Même ce que l'on a appelé une joie tragique, cette joie qui arrache des larmes, n'est possible que parce que rien ne se ferme complètement. Si tout était réconcilié, si tout trouvait sa place, il n'y aurait plus rien à traverser, plus rien à éprouver dans cette intensité qui ne se laisse pas réduire à une émotion simple.

La faille n'est donc pas à combler. Elle n'est pas non plus à élargir artificiellement, comme si l'on devait cultiver la rupture pour elle-même. Elle n'est ni un manque à réparer, ni une richesse à exploiter. Elle demande autre chose : être tenue. Tenir la faille, ce n'est pas la fixer, c'est ne pas la nier, ne pas la recouvrir, ne pas la transformer en objet de savoir. C'est vivre depuis elle, écrire depuis elle, laisser le langage être affecté par elle sans chercher à la réduire.

C'est peut-être pour cela qu'elle a résisté jusqu'ici à toute explicitation directe. Dès qu'on la définit trop, on la déplace. Elle devient un élément parmi d'autres, elle entre dans un discours, elle se stabilise. Or ce qui est en jeu ici ne supporte pas cette stabilisation. La faille ne peut pas être pleinement thématisée sans perdre ce qui fait sa force opérante.

Et pourtant, il fallait à un moment la nommer, ne serait-ce que pour indiquer plus clairement ce qui, dans l'ensemble de ce travail, ne cesse de revenir sous des formes diverses : la pénombre, la braise sous la cendre, le feu qui ne s'éteint pas, la parole de veille, la non-clôture, la dispersion des voix. Toutes ces figures, toutes ces tentatives, ne font qu'approcher, chacune à leur manière, cette réalité simple et difficile à la fois : quelque chose ne coïncide pas, et c'est de cette non-coïncidence que tout procède.

Cette note d'intention ne vise donc pas à définir la faille, mais à en reconnaître la place. Elle n'ajoute pas un concept de plus, elle tente de rendre sensible ce qui, déjà, travaillait en profondeur. Si

elle a un rôle, c'est celui d'un léger déplacement : permettre de relire ce qui précède et d'écrire ce qui suivra en sachant que ce qui se joue là n'est pas la construction d'un système, ni l'élaboration d'une théorie, mais la tenue d'un écart.

Car au fond, tout se tient là : non pas dans ce qui se ferme, mais dans ce qui reste ouvert sans garantie. Et cet ouvert n'est pas un espace disponible, un horizon à conquérir. Il est ce qui se creuse à même le réel, ce qui empêche toute coïncidence totale, ce qui rend possible à la fois la parole et son impossibilité. La faille n'est rien d'autre que cela : la condition discrète et irréductible de toute apparition, de toute adresse, de toute traversée.

Plus de trente noms pour la faille ! Cette trentaine de noms ne doivent pas être compris comme des clés. Le mot lui-même induit une direction trompeuse. Une clé ouvre, déverrouille, donne accès à quelque chose qui serait déjà là, en attente d'être découvert. Elle suppose un dedans et un dehors, un mécanisme, une résolution possible. Or rien de tel ici. Il n'y a rien à ouvrir, rien

à déchiffrer, rien à atteindre comme un sens caché. Ce qui est en jeu ne se laisse pas réduire à un système d'accès.

Ces noms sont mieux compris comme des visages. Non pas des figures fixes, identifiables une fois pour toutes, mais des apparitions, des modalités de présence qui ne cessent de se déplacer. Un visage ne se possède pas. Il ne se laisse pas épuiser par une description. Il change selon la lumière, selon la distance, selon l'attention qui lui est portée. Il ne se donne jamais entièrement, et c'est précisément ce retrait qui le rend présent.

Dire que ces trente noms sont des visages de la faille, ce n'est pas dire qu'ils en seraient les aspects, les propriétés ou les conséquences. Ce serait encore ramener la faille à un centre, à une essence dont on pourrait dériver des manifestations. Or il n'y a pas, d'un côté, la faille, et de l'autre, ce qui en procède. Il n'y a pas la faille et le tragique, la faille et le langage, la faille et l'ouvert, comme si chacun de ces termes venait s'ajouter à un noyau initial. Chacun de ces noms est la faille apparaissant autrement.

Le tragique n'est pas un thème qui viendrait éclairer la faille ; il est la faille dans son impossibilité de se clore. La polyphonie n'est pas une conséquence du manque d'unité ; elle est la faille dans sa dispersion active. L'effondrement du langage n'est pas une dégradation extérieure ; il est la faille là où le dire ne coïncide plus avec ce qui se donne. La braise sous la cendre n'est pas une image ajoutée ; elle est la faille dans sa tenue silencieuse. Le seuil n'est pas un lieu intermédiaire ; il est la faille dans son instabilité constitutive.

Ainsi, aucun de ces visages n'est premier, aucun ne résume les autres. Ils ne s'ordonnent pas selon une hiérarchie, ils ne composent pas un système. Ils circulent. Ils apparaissent, se retirent, reviennent sous d'autres formes. Ils ne convergent pas vers une définition, ils maintiennent un champ ouvert où quelque chose peut se donner sans se fixer.

Ce qui se joue ici est donc à l'opposé d'une entreprise de clarification conceptuelle. Il ne s'agit pas de dire ce qu'est la faille, ni même d'en proposer une approche exhaustive. Toute tentative

de définition stabiliserait ce qui, par nature, échappe à la stabilisation. La faille, dès qu'on la pose comme objet, cesse d'opérer. Elle devient un élément parmi d'autres, intégrable dans un discours, maîtrisable dans une pensée.

Or ce qui importe n'est pas de la comprendre, mais de la laisser agir.

Ces visages ne représentent pas la faille. Ils ne sont pas des images qui renverraient à une réalité plus fondamentale. Ils sont des passages. À travers eux, la faille se laisse entrevoir, non pas comme une chose, mais comme un mouvement, une ouverture, une non-coïncidence qui traverse le réel et le langage.

Il faudrait même aller plus loin : la faille n'a pas d'essence. Elle n'est pas un fond sur lequel reposeraient ces différentes manifestations. Elle n'est rien d'autre que ce jeu d'apparitions, ce déplacement constant, cette impossibilité de se fixer en une seule forme. Elle n'existe pas en dehors de ses visages, et pourtant aucun de ces visages ne peut prétendre l'épuiser.

C'est pourquoi il faut renoncer à toute formule qui commencerait par : « la faille est ». Une telle phrase introduirait immédiatement une clôture. Elle ferait de la faille un objet de savoir, alors qu'elle est précisément ce qui rend tout savoir incertain, toujours en défaut par rapport à ce qu'il prétend saisir.

Mieux vaut dire : la faille se montre, mais elle ne se montre jamais seule. Elle se donne en visages, et ces visages ne sont pas des représentations, mais des manières de laisser passer ce qui, autrement, resterait imperceptible. Ils n'expliquent rien, ils n'enseignent rien. Ils ouvrent.

Dans cette perspective, le travail d'écriture ne consiste pas à organiser ces visages, ni à les systématiser. Il s'agit plutôt de les laisser apparaître, de leur faire place, sans chercher à les stabiliser. Écrire, ici, ce n'est pas maîtriser un ensemble, mais accompagner une circulation. C'est accepter que ce qui se donne ne se donne jamais entièrement, et que cette incomplétude n'est pas un défaut, mais une condition.

Ainsi, ces trente visages ne forment pas une doctrine. Ils ne dessinent pas les contours d'une théorie de la faille. Ils témoignent d'une expérience : celle d'un réel qui ne coïncide pas avec lui-même, d'un langage qui ne peut pas tout dire, d'une présence qui ne se laisse pas enfermer dans une forme unique. Et c'est dans cette expérience, et non dans son explication, que la faille continue de se tenir.

LA FAILLE

Sous la peau des choses court une fissure invisible,
elle partage le jour comme un éclair muet,
elle traverse les paroles, elle ronge les murs,
et tout ce qui se dresse vacille au bord de son ombre.
Nous croyons au solide, mais tout s'effrite en silence,
et la faille s'ouvre dans le cœur même du monde.
Le regard hésite devant l'écart béant,
il voudrait suturer le vide avec des mots,
mais les syllabes se brisent comme verre fêlé,
et le langage s'effondre dans son propre éclat.
Il ne reste qu'une clarté trop nue pour nos pupilles,
un éclat insoutenable où l'absence se révèle.
La faille n'est pas absence, elle est trop de présence,
une surabondance qui déchire le tissu fragile.
Elle n'ôte pas le réel, elle l'expose à vif,
comme une plaie qui ne saigne pas mais brûle.

Elle est l'angle où le monde se fracture en lumière,
où l'œil vacille et le cœur se tait.

On croit pouvoir nommer ce qui s'ouvre ainsi,
mais chaque mot retombe comme poussière,
chaque phrase se dissout dans la béance.

Le langage devient poussière de verre,
les concepts s'éparpillent au vent des ruines,
et le silence seul garde mémoire de l'abîme.

Pourtant, de la faille monte un souffle obscur,
une voix qui n'est pas une voix mais un frisson,
comme si les pierres elles-mêmes murmuraient,
comme si les arbres portaient en eux l'éclat du gouffre.

La faille n'est pas muette : elle parle autrement,
elle ouvre à une polyphonie sans maître ni centre.

Alors surgit un chant venu des profondeurs,
non pas le nôtre mais celui des choses mêmes,
des pierres, des rivières, des visages disparus.

Le monde parle à travers ses fractures,

et l'homme n'est qu'un témoin assis au bord,
écoutant ce qui traverse le silence.

Nietzsche y riait de nos masques fragiles,
Trakl s'y noyait dans la transparence du soir,
et nous, vacillants, nous tenons entre les deux,
fascinés par le gouffre et effrayés de sa clarté.

Car la faille est vérité nue : elle ne cache rien,
elle donne tout en déchirant le voile.

Elle traverse nos corps comme une mémoire enfouie,
elle fissure nos pensées comme des murailles anciennes,
et chaque pas s'avance sur un sol creusé de failles.

Nous vivons au-dessus d'un abîme quotidien,
feignant d'oublier le vide sous nos maisons,
mais la terre elle-même respire par ses fissures.

La faille est ouverture et non seulement fracture,
elle ne détruit pas, elle appelle à l'écoute.

Elle nous arrache aux illusions de solidité,
pour nous rendre attentifs au chant dissonant du monde.

Elle est béance et promesse, blessure et passage,
une blessure par où la lumière s'infiltré.

Ainsi le recueil se ferme dans l'écart qui demeure,
non par un mot final, mais par une brèche ouverte.

Car tout langage s'effondre au bord de sa faille,
et c'est dans ce silence que commence un autre dire.

La faille est la demeure où le monde se rassemble,
le lieu nu où l'absence devient une présence.

CE QUE L'ON VOIT

Tout est donné à voir dans l'éclat nu de la surface,
le monde se livre sans réserve, fleur, visage, cri,
l'air se peuple d'images qui ne se cachent pas,
elles reposent simplement dans la clarté du jour,
comme une eau immobile où tout se reflète à la fois,
et nos yeux s'ouvrent mais n'en recueillent presque rien.
Car le regard n'est pas la vue, il détourne et fragmente,
il choisit une aile d'insecte, une ombre passagère,
et laisse dans l'oubli l'immensité offerte,
découpant dans l'horizon un détail minuscule,
croyant voir la fleur, il ne voit que le papillon,
croyant saisir les yeux, il ne retient qu'un éclat incertain.
Ainsi chaque époque enseigne l'art de regarder,
non le visible, mais l'angle par lequel on le plie,
on appelle folie ce qui était errance,
on nomme symptôme ce qui fut jadis prière,

et la plénitude du monde reste intacte sous nos pas,
mais elle se dérobe à mesure que nous la croyons comprise.
Tout est là, à la surface, vaste, transparent, offert,
et nous passons devant comme des aveugles attentifs,
cherchant un secret caché sous l'écorce des choses,
alors que la vérité s'étend déjà dans la lumière,
et qu'il n'y a d'abîme que dans la faille du regard,
lorsqu'il masque la vue et recouvre l'essentiel.
La vue accueille tout comme une plaine silencieuse,
elle ne connaît ni choix, ni limites, ni frontières,
elle est le don brut de la terre et du ciel mêlés,
mais le regard se dresse, arme de découpe et de tri,
il ne garde qu'un fragment, qu'un éclat sans profondeur,
et fait croire à un secret là où rien ne se cache.
Alors le langage se brise en noms arbitraires,
il suit le regard et voile l'étendue visible,
il nomme, sépare, découpe l'indivisible présence,
et croit découvrir une essence cachée sous la peau,

mais ce qu'il dit s'effondre dans ses propres failles,
et le monde n'y apparaît qu'en lambeaux de surface.
Ô transparence du mot quand il devient blessure,
quand le réel s'y engouffre et le traverse sans frein,
alors le langage ne cache plus mais se dissout,
il n'est plus voile opaque mais pure fracture ouverte,
et dans l'éclat de cette déchirure muette,
nous voyons que la chose s'affirme au lieu du mot.
Ainsi Trakl se tait devant l'évidence brisée,
les mots sont transparents comme des vitres d'hiver,
ils laissent passer le froid, le vent, la nuit profonde,
et l'homme s'y efface pour que le monde surgisse,
comme une clarté nue, inhumaine et sans voix,
où s'effondre le dire dans la présence pure.
Et Nietzsche déjà riait de nos illusions savantes,
car l'essence n'est qu'un masque plaqué sur la surface,
et l'homme croit savoir alors qu'il détourne les yeux,
inventant des arrière-mondes sous l'écorce brillante,

alors que tout se donne à la lumière du jour,
et que rien n'est plus profond que la peau des choses.
Ce que l'on voit n'est pas ce que l'on regarde,
et ce que l'on regarde n'est pas l'essentiel.
L'effondrement survient quand le mot se déchire,
quand le regard se brise et que la vue s'ouvre enfin,
alors la surface se dresse comme l'unique abîme,
et nous y tombons, aveuglés par sa clarté nue.

LA FAILLE DU REGARD

Tout est donné dans l'éclat de la surface, sans mensonges,
Les fleurs et les visages, des cris dans la vérité d'une lumière
nue,
Dans un livre d'images, captures, tout chose est un secret, sans
vie :
Le monde ne se lit pas dans un regard absent, distrait, détourné,
Les choses s'étalent sans pudeur ni avarice, sans masques,
Et nos yeux, quand ils s'ouvrent, ignorent du monde ce qui s'y
voit.

Car le regard n'est pas la vue, il est une lame, une dissection qui
Détourne, déchire, n'élit qu'une aile tremblante, aveuglement
Qui arrache à l'horizon des détails qui s'effacent, insignifiants, les
ombres du réel ; croyant saisir la rose, il n'en voit que l'insecte,
Ses yeux sont le reflet d'un éclat, glacé, léger comme un flocon

De neige et dans l'ombre se retire la vastitude offerte à l'infini du
voir.

Est-ce une époque qui dicte le visible, ce qui peut s'énoncer, qui
Nomme folie ce qui fut un jour prière, une histoire racontée,
héros,

Qui dit symptôme l'errance illuminée dans le désert d'un monde
nocturne,

Or git la plénitude, non dans le ciel sans fond mais sous nos pas,
chemin,

Et de nos sens qui voudraient s'en saisir, elle s'échappe,
arrogance libre,

fugitive, blessant orgueils et vanités plus qu'un jugement divin.

Dans la libre étendue toute chose nous est donnée, plus vraie
que tous

Les mots mais, ivres de connaître, nous passons, des aveugles
appliqués
cherchant dans l'écorce fendue une énigme, la clé d'un savoir à
venir,
La vérité pourtant déjà est une offrande devant nos yeux soudés
dans
Des regards avides, ce qui se donne à voir n'est plus qu'abîme
creusé
Dans cette inattention et regarder devient un masque déposé
sur la vue.

La vue, plaine silencieuse et sans bornes, épouse du monde ses
moindres
Plis, accueillant terre et ciel dans leur union féconde, élan du
chêne,
Qui les regarde s'arme d'un voile, linceul du monde, et de tris
meurtriers,

N »ne garde qu'un fragment, un éclat sans racine, une image sur
le mur

Des principes et des catégories, s'inventant des secrets dans les
cendres

Visibles, trompant la nuit d'une lumière sans éclat ni brillance,
éteinte.

Le langage se brise et puis se perd dans ce qui semblent failles,
les tessons

D'un verbal sans support, sans accroche, vidé de tout ce qu'il
peut dire.

Il décline et il nomme, séparant toutes choses, dépeçant la
présence,

Ecorchant la peau pour qu'en suinte une essence, un dire du
vide mais

Les mots s'effondrent, brisés dans leurs propres failles, bulles
creuses

Eclatées sur un monde qui n'est plus que lambeaux, le dépli de sa peau.

Ô transparence du mot quand il devient blessure, que saigne le réel quand

Il s'y engouffre, comme un vent noir, dans les aspérités des choses, fractures,

Et dans cette déchirure le langage se dissout, non plus un voile mais la béance

Du monde, et dans cette plaie, muette de tous les mots s'ouvre alors une évidence,

,

la chose s'affirme quand se défait le mot qu'elle transperce de sa nue vérité,

Cendres du verbe absorbées par le monde, le dire vaincu n'est que sciure.

Ainsi Trakl s'est tu devant la vitre d'un hiver, l'obscur de la forêt
nocturne,
les mots sont transparents comme une glace sur des tombes qui
en dit tous
Les os, ils laissent passer le froid au travers de leurs mailles, la
nuit qu'on ne
Saurait nommer, et l'homme alors s'efface pour que le monde
paraisse, une
Clarté nue, inhumaine, sans voix, absente de toute grammaire,
sans lexique, là
où le dire, dépouillé, vidé, épuisé de lui-même, s'effondre dans
la présence pure.

Nietzsche, l'intrépide inactuel, déjà riant de l'illusion des
masques, les métaphores
Du langage quand l'essence n'est qu'un fard plaqué sur une
surface, une autre peau,
Et l'homme, convaincu de savoir, détourne les yeux, s'adresse au

ciel de sa Raison,

Souveraine, et il forge des arrière-mondes dans l'illusion de sa
propre lumière, des mots

Plus abstraits que le vide, déniaient que tout, sans retenue, se
livre à même la peau,

Et que la peau du monde est sa seule profondeur, un épiderme
qui n'a rien à couvrir.

Ce que l'on voit n'est pas ce qu'on regarde, Don Quichotte du
savoir et des sûretés,

Car le regard, cupide, avare de ses mains-mises, détourne de
l'essentiel, du vivant

Dans l'Esprit, devenir, l'effondrement survient alors, quand le
mot se déchire,

Quand le regard se brise, que la vue s'ouvre à ce qui s'offre aux
mains tendues pour

Recevoir, accueillir le monde en sa surface qui s'élève en nous tel
un abîme et nous,

Humblement et sans remords, nous y tombons, éblouis de toute
cette clarté nue.

LA FAILLE DU REGARD

(VERSION II)

Tout est donné dans l'éclat sans mensonge de la surface :

fleurs, visages, cris, livrés à la lumière nue.

Les choses ne se cachent pas, elles reposent offertes,

et nos yeux, même ouverts, n'en retiennent presque rien.

Le monde se livre sans secret ni détour,

mais la vue s'efface dans l'ombre du regard.

Car le regard n'est pas la vue : il choisit, il sépare,

il détourne, déchire, n'élit qu'un fragment fragile.

Croyant saisir la rose, il ne garde que l'insecte,

croyant capter des yeux, il n'en voit qu'un éclat.

Ainsi se perd l'immensité offerte,

dans l'aveuglement d'un savoir minutieux.

Chaque époque impose ses mots de triage :

folie pour la prière, symptôme pour l'errance.

Mais sous nos pas gît la plénitude intacte,

qui se dérobe sitôt qu'on croit la saisir.

Elle n'est pas dans le ciel lointain mais dans la poussière,

elle échappe aux orgueils comme aux certitudes.

Nous passons aveugles, appliqués à chercher

un signe caché sous l'écorce des choses,

alors que la vérité brûle déjà dans la lumière.

Mais le regard avide creuse un abîme,

il masque la vue, il voile l'essentiel,

et la présence se retire dans ce détour.

La vue, plaine silencieuse, ne connaît pas de limites :

elle accueille terre et ciel dans leur union muette.

Mais le regard se dresse comme un obstacle,

linceul posé sur la clarté du monde.

Il n'en garde qu'un éclat sans profondeur,

et invente des secrets dans les cendres visibles.

Alors le langage se brise en tessons dispersés :

il nomme, sépare, écorche la présence.

Il croit découvrir une essence sous la peau,

mais ses mots se défont dans leurs propres failles.

Et le monde s'y réduit à une surface fragmentée,

à l'éclat fragile d'un miroir fendu.

Ô transparence du mot quand il devient blessure,

quand le réel s'y engouffre comme un souffle glacé.

Alors le langage n'est plus voile mais déchirure,

et dans cette fracture se révèle l'évidence :

la chose s'affirme quand le mot s'effondre,

et le dire vaincu n'est plus qu'un silence.

Ainsi Trakl se tait devant la vitre d'hiver :

les mots sont transparents comme la glace.

Ils laissent passer le froid, la nuit muette,

et l'homme s'efface pour que le monde paraisse,

clarté nue, inhumaine et sans voix,

où le dire s'écroule dans la présence pure.

Nietzsche déjà riait du masque des essences :

le langage n'est qu'un fard posé sur la surface.

L'homme détourne les yeux, forge des arrière-mondes,

s'invente des certitudes dans l'ombre de sa raison.

Mais tout se donne sans réserve à même la peau :

unique profondeur du visible, sans secret.

Ce que l'on voit n'est pas ce que l'on regarde.

Le regard détourne, avide et inquiet.

Mais l'effondrement survient quand il se brise,

quand le mot se déchire et que la vue s'ouvre.

Alors la surface s'élève comme un abîme,

et nous y tombons, éblouis de clarté nue.

LA FAILLE ET LE TRAGIQUE

Nul ne sait où commence en silence la faille qui nous traverse,
Ni quel obscur appel nous pousse à suivre encore ses chemins ;
Nous avançons parmi les jours comme à travers d'antiques
ruines,
Portant dans nos regards la trace d'un départ sans mémoire ;
Chaque bonheur rencontré semble venir d'une terre perdue,
Chaque douleur ravive un feu que nul ne parvient à nommer ;
Les arbres dans le vent paraissent hésiter entre deux mondes,
Les oiseaux suspendus au ciel cherchent une rive invisible ;
Et l'homme marche ainsi, déchiré par des forces contraires,
Sans jamais parvenir au lieu qui réconcilierait ses pas.

La faille ne détruit rien ; elle empêche seulement la clôture,
Elle retire aux certitudes la pierre qu'elles croyaient tenir ;
Elle ouvre dans le réel une blessure que rien ne referme,
Et laisse sous les choses un tremblement que l'on croyait mort ;

Le fleuve poursuit sa course mais n'atteint jamais son origine,
La montagne demeure droite, sans rejoindre son propre
sommet ;

L'enfant devenu vieillard conserve une part de son énigme,
Le visage aimé s'éloigne au moment même où il s'approche ;
Ainsi le monde demeure inachevé jusque dans sa splendeur,
Comme un chant interrompu dont l'écho refuse de mourir.

Bien des hommes ont voulu combler l'abîme par des promesses,
Élever des palais de sens au-dessus de l'ombre mouvante ;
Ils ont nommé des vérités afin de fixer le devenir,
Ils ont dressé des frontières pour rassurer leurs inquiétudes ;
Mais la faille traverse aussi les murs les plus solidement bâtis,
Et le temps finit toujours par délier les mains qui retiennent ;
Les livres les plus sûrs jaunissent dans la poussière des siècles,
Les empires deviennent herbe sous le regard patient des saisons
;

Tout ce qui prétendait durer découvre sa fragile demeure,
Et la pierre elle-même écoute en silence son effritement.

Pourtant le tragique n'est pas la nuit fermée sur toute lumière,
Ni le triomphe du néant sur les formes fragiles du monde ;
Il est cette étrange fidélité à ce qui ne peut s'accomplir,
Cette manière d'aimer ce qui demeure toujours en chemin ;
Le merle poursuit son chant sans attendre qu'il soit entendu,
La source offre son eau sans exiger qu'on la remercie ;
L'arbre étend ses rameaux vers un ciel qu'il ne touchera jamais,
Et la mer recommence sans fin son dialogue avec les rivages ;
Ainsi toute présence persévère au cœur de son insuffisance,
Comme si l'inachevé portait en lui sa propre abondance.

Alors la faille apparaît non comme une chute mais une
ouverture,
Une porte étroite gardée par l'invisible du devenir ;
Elle nous apprend à marcher sans posséder le sens du voyage,

À habiter le passage sans réclamer un séjour définitif ;
Le monde cesse d'être un problème qu'il faudrait résoudre
enfin,
Et devient un sentier perdu sous les herbes du temps vivant ;
Chaque rencontre reçoit la beauté fragile des choses mortelles,
Chaque absence éclaire encore ce qu'elle semblait emporter ;
Et le tragique lui-même prend le visage d'une veille discrète,
Pareille à une lampe vacillante qui refuse de s'éteindre.

LA FAILLE ET L'EFFONDREMENT DU LANGAGE

Longtemps les mots semblèrent forts comme des murailles de
pierre,
Capables de saisir le monde et d'en fixer les contours mouvants ;
Ils nommaient les chemins, les saisons, les visages rencontrés,
Et chacun croyait trouver refuge dans leur clarté familière ;
Mais déjà sous leur ordre travaillait une obscure fatigue,
Une lente usure semblable à celle qui ronge les falaises ;
Les phrases continuaient leur course tandis que le sens
s'éloignait,
Comme un fleuve abandonnant peu à peu son ancien lit ;
Et nul ne remarquait que derrière leur apparente abondance,
Les mots perdaient en silence le poids qui les faisait tenir.

Alors vint le temps des discours sans profondeur ni résistance,
Des paroles multipliées jusqu'à recouvrir le monde entier ;
Les voix se répondaient sans jamais réellement s'entendre,

Et l'écho devenait plus important que ce qu'il répétait ;
Chaque chose était montrée avant même d'avoir été regardée,
Chaque événement commenté avant d'avoir trouvé sa forme ;
Les mots circulaient plus vite que les saisons et les visages,
Traversant les écrans comme des oiseaux privés d'horizon ;
Et sous ce vacarme immense quelque chose se retirait,
Comme une source qui s'enfonce plus profondément dans la
terre.

L'effondrement ne survint pourtant ni dans le bruit ni dans la
colère,
Mais dans une étrange transparence du regard sur le monde ;
Les mots continuaient d'exister mais ne rencontraient plus
d'obstacle,
Ils glissaient sur les choses sans en éprouver la résistance ;
Le regard ne voyait plus qu'une surface offerte à sa maîtrise,
Ignorant les ombres, les distances et les failles secrètes ;
Tout devenait visible au point de devenir imperceptible,

Tout semblait proche au point de cesser d'être rencontré ;
Et le langage, privé de profondeur par cette clarté excessive,
S'effondrait dans la lumière même qui prétendait le sauver.

Alors la faille rouvrit discrètement ses passages oubliés ;
Elle introduisit dans les phrases un silence inattendu ;
Elle rendit aux choses leur part d'opacité nécessaire,
Et au regard la patience de ce qu'il ne peut posséder ;
La nuit revint poser sa main sur les formes trop exposées,
Le vent recommença d'habiter les branches des arbres ;
Une pierre redevint plus vaste que son simple nom,
Un merle davantage qu'un signe parmi d'autres signes ;
Et les mots, cessant d'expliquer ce qu'ils croyaient connaître,
Apprirent à demeurer auprès de ce qui leur échappait.

Peut-être le langage ne meurt-il jamais tout à fait dans sa chute,
Peut-être s'effondre-t-il seulement pour quitter ses anciennes
certitudes ;

Comme une maison trop étroite qu'il faut abandonner sans
regret,
Afin que le ciel redevienne visible à travers les ruines ;
La faille ne réclame pas le silence absolu des tombeaux,
Mais une parole plus pauvre et plus attentive à l'invisible ;
Une parole de veille qui ne cherche ni à convaincre ni à régner,
Et qui laisse au monde la liberté de répondre ou non ;
Alors les mots deviennent semblables à des lampes fragiles,
Portées dans la nuit par ceux qui poursuivent encore leur
marche.

LA FAILLE ET LA POLYPHONIE

Lorsque les mots cessèrent de prétendre gouverner le monde,
D'autres voix s'éveillèrent dans l'ombre des choses familières ;
On entendit le vent courir dans les herbes des fossés,
Le lent travail des pluies sur les pierres des vieux chemins ;
Les arbres reprirent langue dans la lumière du crépuscule,
Les rivières retrouvèrent leur murmure sous les ponts déserts ;
Même le silence semblait habité d'une obscure présence,
Comme si le monde attendait depuis toujours cet instant ;
La faille n'ouvrait pas sur un vide privé de toute parole,
Mais sur une multitude de voix demeurées jusqu'alors cachées.

Car rien n'existe seul dans l'immense tissu du devenir,
Chaque être porte en lui l'écho d'innombrables présences ;
Le merle répond à l'aube bien avant que l'homme s'éveille,
Le schiste garde mémoire d'antiques mers disparues ;
L'herbe ploie sous le vent sans jamais parler la même langue,

La source accompagne la mousse qui grandit sur ses bords ;
Le nuage traverse le ciel sans connaître le champ qu'il abreuve,
Et pourtant leurs destins se croisent dans une même saison ;
Ainsi le monde compose une musique que nul ne dirige,
Et dont chaque voix demeure irréductible à toutes les autres.

Les hommes ont souvent rêvé d'un accord parfait des
consciences,
D'une parole commune réconciliant enfin toutes les différences ;
Ils ont voulu réduire les dissonances au nom de l'harmonie,
Ou fondre les singularités dans une unité plus vaste ;
Mais la faille empêche qu'une voix règne sur toutes les autres,
Elle protège l'écart fragile où chacune trouve sa demeure ;
Le chant du merle n'est pas celui du vent ni de la rivière,
La pierre ne devient pas arbre pour rejoindre sa présence ;
Et c'est précisément parce qu'aucune ne renonce à elle-même,
Que peut naître entre elles une secrète communauté.

La polyphonie ne ressemble pas au vacarme des foules pressées,
Ni à la confusion des paroles qui se disputent l'espace ;
Elle ressemble plutôt à ces soirs d'été dans les campagnes,
Quand mille présences discrètes habitent la même nuit ;
Un grillon répond au loin dans les herbes encore chaudes,
Une chouette traverse l'ombre entre deux masses d'arbres ;
Le vent effleure les feuilles d'un noyer solitaire,
Et la lune repose en silence sur les toits endormis ;
Aucune voix ne cherche à couvrir ou dominer les autres,
Et pourtant chacune contribue à l'épaisseur du monde.

Peut-être la faille nous apprend-elle d'abord cette écoute,
Cette patience accordée à ce qui n'est pas notre voix ;
Elle nous retire peu à peu du centre où nous nous croyions,
Pour nous rendre à l'immense conversation du devenir ;
Alors l'homme cesse d'être le maître ou l'interprète du monde,
Il devient l'un des témoins de sa fragile polyphonie ;
Sa parole elle-même retrouve une humble justesse,

Semblable à un chant porté par le vent entre les branches ;
Et dans la nuit qui demeure ouverte sur l'inaccompli,
Les voix poursuivent ensemble leur chemin sans se confondre.

LA FAILLE ET LE DEVENIR

Rien ne demeure identique sous le ciel qui nous abrite,
Et pourtant rien ne disparaît tout à fait dans son passage ;
Les saisons quittent la terre pour renaître sous d'autres formes,
Les fleuves abandonnent leurs eaux sans cesser leur voyage ;
L'enfant porte déjà les traits obscurs du vieillard à venir,
Et le vieillard conserve en lui des éclats de son enfance ;
Chaque instant se retire au moment même où il paraît,
Comme une lumière glissant sur les pierres d'un sentier ;
La faille traverse ainsi toute présence et tout visage,
Non pour les détruire mais pour les ouvrir au devenir.

Bien des hommes rêvent pourtant d'un lieu enfin préservé,
D'une demeure où le temps déposerait son fardeau ;
Ils cherchent dans les souvenirs des terres inaltérables,
Ou dans l'avenir la promesse d'un repos définitif ;
Mais la faille retire doucement les appuis que l'on croyait sûrs,

Elle déplace les frontières au moment où l'on s'y installe ;
Le chemin continue au-delà de chaque horizon atteint,
Et le sommet découvert révèle d'autres hauteurs encore ;
Ainsi le devenir ne connaît ni terme ni accomplissement,
Seulement des passages ouverts dans l'épaisseur du monde.

Le tragique naît peut-être de cette impossibilité d'arriver,
De cette distance préservée entre l'être et lui-même ;
Nul ne coïncide pleinement avec ce qu'il voudrait devenir,
Nul ne possède enfin le sens entier de sa traversée ;
Le voyageur laisse derrière lui des chemins inachevés,
Comme le poète abandonne des mots au bord du silence ;
Chaque rencontre ouvre un possible qu'elle ne refermera pas,
Chaque choix éclaire une route et en obscurcit d'autres ;
Et la vie se compose de ces fidélités imparfaites,
Qui avancent sans jamais abolir leur propre manque.

Pourtant le devenir n'est pas une errance privée de direction,
Ni la dispersion sans fin des formes dans le néant ;
Il ressemble davantage à une spirale dans la lumière,
Dont chaque tour reprend l'ancien en le déplaçant ;
Le noyer grandit lentement vers un ciel qu'il n'atteindra pas,
Mais chaque printemps ajoute une force à sa présence ;
Le merle reprend son chant sans répéter exactement le même,
Et la rivière retrouve la mer par des eaux toujours nouvelles ;
Ainsi toute existence demeure fidèle à ce qu'elle traverse,
Sans pouvoir revenir à ce qu'elle fut jadis.

La faille apparaît alors comme la gardienne du devenir,
Celle qui empêche les formes de se refermer sur elles-mêmes ;
Elle maintient dans chaque être une ouverture vers l'inaccompli,
Une part d'horizon que nul regard ne peut épuiser ;
Grâce à elle le monde demeure plus vaste que ses figures,
Et l'esprit plus grand que les pensées qui le traversent ;
Le chemin n'est jamais donné avant le pas qui l'invente,

Et le sens ne précède pas la marche qui le révèle ;

Alors l'homme apprend à habiter l'incertain sans se plaindre,

Comme une lampe portée dans le vent du devenir.

LA FAILLE ET L'OUVERT

Bien des hommes ont parlé de l'Oouvert comme d'une contrée,
Comme d'un vaste domaine caché derrière les apparences ;
Ils l'ont cherché dans les hauteurs, les déserts ou les étoiles,
Comme si l'invisible habitait loin des chemins ordinaires ;
Mais la faille ne conduit vers aucun royaume séparé,
Elle s'ouvre au cœur même des choses les plus familières ;
Dans la pierre abandonnée au bord d'un sentier de campagne,
Dans le chant d'un merle posé sur une branche obscure,
Dans le silence d'un soir lorsque les voix se sont tues,
L'Oouvert apparaît déjà sans quitter le monde visible.

Il ne ressemble ni à une promesse ni à un refuge,
Car il n'offre à personne la sécurité d'un séjour ;
On ne peut y bâtir une demeure à l'abri du devenir,
Ni s'y installer comme dans une vérité conquise ;
L'Oouvert demeure plus proche d'un passage que d'un territoire,

Plus proche d'un seuil que d'une possession durable ;
Celui qui croit l'avoir atteint le voit déjà s'éloigner,
Comme un horizon qui recule avec le voyageur ;
Et pourtant chaque pas accompli sous son invisible appel,
Élargit discrètement la mesure du monde habitable.

La faille préserve cette ouverture contre toutes les clôtures,
Contre le désir ancien de fixer enfin le sens ;
Elle empêche que le ciel devienne un plafond rassurant,
Et que la terre se réduise à ce que l'on en connaît ;
Grâce à elle l'arbre demeure plus vaste que son image,
La rivière plus profonde que son simple cours visible ;
Même le visage aimé garde une part d'inaccessible,
Qui interdit à l'amour de devenir possession ;
Ainsi l'Ouvert ne sépare pas les êtres de leur présence,
Il les sauve au contraire de leur propre enfermement.

Beaucoup confondent encore l'Ouvert avec une lumière totale,
Comme si voir davantage signifiait voir enfin tout ;
Mais la lumière sans ombre finit par aveugler le regard,
Et la transparence excessive par effacer les distances ;
L'Ouvert demande au contraire une certaine obscurité,
Une profondeur que l'œil ne peut entièrement parcourir ;
Il ressemble à la nuit lorsque celle-ci devient habitable,
Non parce qu'elle éclaire tout mais parce qu'elle laisse paraître ;
Alors les choses reprennent leur poids et leur mystère,
Et le monde cesse d'être un simple objet devant nous.

Habiter l'Ouvert n'est donc jamais y séjourner longtemps,
C'est accepter de traverser ce qui ne peut être retenu ;
C'est marcher parmi les formes sans vouloir les posséder,
Et recevoir leur présence sans prétendre les épuiser ;
La faille nous enseigne cette fidélité sans capture,
Cette manière d'aimer ce qui demeure toujours en chemin ;
Le passant emporte avec lui la trace des lieux traversés,

Mais ne transforme aucun d'eux en demeure définitive ;
Et dans l'inachèvement même de sa marche silencieuse,
L'Ouvert continue de respirer à travers chacun de ses pas.

LA FAILLE ET LE SEUIL

Il est des lieux étranges qui ne sont ni départ ni arrivée,
Où l'on demeure un instant sans pouvoir réellement séjourner ;
La porte n'est déjà plus la maison que l'on abandonne,
Et pourtant elle n'est pas encore le chemin qui s'ouvre ;
Le seuil appartient à cette région fragile et incertaine,
Où les formes hésitent avant d'entrer dans leur devenir ;
Le jour y rencontre la nuit sans pouvoir la dissiper,
La parole y croise le silence sans l'anéantir ;
Et la faille semble avoir choisi ces passages discrets,
Pour laisser apparaître ce qui échappe aux certitudes.

Bien des hommes redoutent les seuils plus que les abîmes,
Car l'abîme possède au moins la netteté de son vertige ;
Le seuil au contraire retire les repères familiers,
Sans offrir encore ceux du monde qui s'annonce ;
Celui qui le franchit ignore ce qu'il va rencontrer,

Et celui qui demeure en arrière n'habite déjà plus ;
L'enfant devient autre sans cesser tout à fait d'être enfant,
Le vieillard regarde encore derrière lui en avançant ;
Ainsi toute existence est traversée de passages obscurs,
Que nul savoir préalable ne peut entièrement éclairer.

La faille se manifeste souvent sous la forme d'un seuil,
Non comme une rupture brutale mais comme un déplacement ;
Elle ne détruit pas les anciennes questions du monde,
Elle les conduit vers des terres où elles changent de visage ;
Le retour devient retournement dans la lumière du chemin,
L'habitation se distingue lentement du simple séjour ;
Le silence cesse d'être absence pour devenir écoute,
Et la nuit se révèle plus vaste que l'obscurité ;
Chaque fois une frontière se dérobe sous nos pas,
Et nous découvrons un paysage que nous ne cherchions pas.

Le tragique réside peut-être dans cette impossibilité d'achever,
Dans le fait que tout seuil conduit vers un autre seuil ;
Le voyageur atteint une hauteur longtemps désirée,
Et déjà d'autres horizons se lèvent devant son regard ;
Le poète croit toucher le cœur secret de la parole,
Mais les mots s'effacent pour ouvrir une autre profondeur ;
L'esprit franchit une limite qu'il croyait décisive,
Et rencontre aussitôt l'invisible d'une autre limite ;
Ainsi le devenir se compose de passages successifs,
Qui empêchent toute demeure de devenir définitive.

Peut-être la faille n'est-elle rien d'autre qu'un immense seuil,
Toujours présent sous les chemins que nous croyons connaître ;
Elle maintient les êtres dans une ouverture silencieuse,
Qui les empêche de coïncider pleinement avec eux-mêmes ;
Le merle se tient entre le ciel et les branches obscures,
La rivière entre sa source et l'appel de la mer ;
Le passant entre la mémoire et ce qui vient à sa rencontre,

L'esprit entre ce qu'il comprend et ce qui lui échappe ;
Et dans cette suspension qui ne se résout jamais tout à fait,
Le monde demeure ouvert à l'inépuisable du devenir.

LA FAILLE ET L'OBSCUR

Lorsque le jour se retire derrière les collines silencieuses,
Et que les chemins perdent peu à peu leurs contours familiers,
Une présence plus ancienne semble gagner les campagnes,
Comme si le monde revenait vers sa profondeur première ;
Les arbres se recueillent dans une gravité nouvelle,
Les pierres paraissent garder un secret que nul n'entend ;
Au loin le chant d'un merle traverse l'air du crépuscule,
Puis s'éteint doucement dans la fraîcheur des prairies ;
Alors l'obscur s'avance sans bruit parmi les choses,
Non comme une menace mais comme une discrète visitation.

Bien des hommes ont confondu l'obscur avec les ténèbres,
Comme s'il fallait le combattre au nom de la lumière ;
Ils ont voulu tout montrer, tout exposer au regard,
Afin qu'aucune ombre ne subsiste dans le monde ;
Mais la lumière devenue pleine finit par devenir aveugle,

Car elle efface les distances qui permettent de voir ;
Le regard glisse alors sur les formes sans les rencontrer,
Comme l'eau sur une pierre trop longtemps polie ;
Et les choses perdent peu à peu leur profondeur secrète,
Sous l'éclat excessif d'une clarté sans retenue.

L'obscur appartient à la faille comme son plus fidèle compagnon,
Car il protège ce qui ne peut être livré sans se perdre ;
La source demeure cachée sous les herbes du vallon,
Le schiste garde en silence la mémoire des anciennes mers ;
Le visage aimé conserve une part qui nous échappe toujours,
Et le cœur de l'arbre demeure invisible sous l'écorce ;
Ainsi toute présence porte en elle une région nocturne,
Qui résiste doucement aux entreprises de la maîtrise ;
Non pour se dérober au monde ou fuir le regard,
Mais afin de préserver l'inépuisable de son mystère.

Le tragique naît lorsque nous voulons dissiper cette obscurité,
Réduire le monde à ce que nous pouvons en comprendre ;
Car l'obscur n'est pas un défaut qu'il faudrait corriger,
Mais la profondeur même qui rend la rencontre possible ;
La nuit n'efface pas les arbres ni les chemins du vallon,
Elle les rend à leur présence en les retirant du visible ;
Le silence ne détruit pas la parole qui s'y recueille,
Il lui restitue le poids qu'elle avait perdu ;
Et la faille ouvre dans les certitudes un espace fragile,
Où le monde recommence à respirer autrement.

Peut-être faut-il apprendre à veiller auprès de l'obscur,
Comme on veille un feu fragile dans la fraîcheur de la nuit ;
Non pour arracher son secret à ce qui se retire,
Mais pour demeurer fidèle à ce qui ne se laisse pas saisir ;
Le merle chante encore dans les branches invisibles,
La rivière poursuit son cours sous le reflet des étoiles ;
Le passant avance parmi les ombres du chemin,

Guidé moins par la vue que par une obscure confiance ;
Et dans la pénombre ouverte que garde silencieusement la faille,
Le monde retrouve peu à peu son visage habitable.

LA FAILLE ET LE SILENCE

Il est un silence ancien qui précède toutes les paroles,
Plus vaste que les nuits tombées sur les champs de l'automne ;
On le rencontre parfois dans les jardins abandonnés,
Lorsque le vent s'est retiré des arbres immobiles ;
Les oiseaux eux-mêmes suspendent un instant leur présence,
Comme si le monde retenait son souffle invisible ;
Les pierres, les herbes, les chemins semblent écouter,
Non quelque voix lointaine venue d'un autre royaume,
Mais cette profondeur discrète qui habite toute chose,
Et que les mots recouvrent souvent sans la détruire.

Bien des hommes redoutent le silence plus que la solitude,
Car il retire les appuis auxquels ils se raccrochaient ;
Dans le vacarme des jours chacun peut encore s'oublier,
Mais le silence oblige à demeurer auprès de soi-même ;
Il ouvre dans les discours une brèche inattendue,

Par où reviennent les questions longtemps repoussées ;
Les certitudes y perdent leur assurance familière,
Les réponses apprises y montrent leurs fissures ;
Et l'esprit découvre sous les phrases qui l'habitaient,
Une région plus nue que tout ce qu'il croyait savoir.

Pourtant le silence n'est pas une absence de parole,
Pas davantage un désert où tout aurait disparu ;
Il ressemble plutôt à une terre encore inexplorée,
D'où les mots tirent obscurément leur naissance ;
La source demeure silencieuse avant de devenir rivière,
La graine travaille dans l'ombre avant d'ouvrir la terre ;
Le merle lui-même écoute avant de reprendre son chant,
Et la nuit recueille longtemps ce que le jour disperse ;
Ainsi toute parole véritable naît d'un retrait préalable,
Comme une lumière discrète surgissant de la pénombre.

La faille protège ce silence contre les empires du bavardage,
Contre les discours qui remplissent l'air jusqu'à l'étouffer ;
Elle rappelle aux mots leur fragile origine obscure,
Et leur interdit de régner seuls sur le monde ;
Car lorsque tout devient commentaire et explication,
Les choses cessent peu à peu d'apparaître par elles-mêmes ;
Le regard ne rencontre plus qu'un écran de paroles,
Et la présence se dissout dans sa propre description ;
Alors le silence revient comme une pluie sur la poussière,
Rendant aux êtres le poids tranquille de leur existence.

Peut-être le silence est-il la demeure la plus proche de la faille,
Non un refuge mais une veille au bord de l'invisible ;
On n'y possède rien, pas même ce que l'on comprend,
Car tout y demeure ouvert à ce qui peut advenir ;
Le passant s'arrête parfois sous un arbre solitaire,
Et n'attend rien d'autre que le simple passage du monde ;
Une étoile paraît entre les branches de la nuit,

Une feuille tombe dans l'herbe sans bruit ni éclat ;
Et dans cette retenue qui ne demande aucune réponse,
Quelque chose de l'être continue silencieusement sa marche.

LA FAILLE ET LA NUIT

La nuit ne tombe pas sur le monde comme un voile funèbre,
Ainsi que le prétendent ceux qui craignent son approche ;
Elle monte lentement des arbres, des pierres et des rivières,
Comme une présence longtemps demeurée dans leur
profondeur ;

Le jour recule sans bruit derrière les collines du couchant,
Les chemins se défont dans la pénombre des campagnes ;
Un merle lance encore quelques notes dans l'air refroidi,
Puis le silence recueille leur fragile disparition ;
Alors la nuit ouvre ses portes dans l'épaisseur des choses,
Et le monde entre doucement dans une autre lumière.

Bien des hommes ne voient dans la nuit qu'une privation,
L'absence de ce regard qui mesure et distingue ;
Ils y cherchent des lampes, des écrans ou des refuges,
Comme si l'obscurité menaçait leur demeure ;

Mais la lumière trop pleine finit souvent par aveugler,
Et le regard saturé ne rencontre plus rien ;
Tout devient visible au point de devenir insignifiant,
Tout se montre sans plus jamais apparaître ;
La nuit retire aux choses cette transparence excessive,
Et leur rend la résistance qui permet de les voir.

La faille entretient avec la nuit une secrète parenté,
Car toutes deux protègent ce qui ne peut être possédé ;
La nuit ne supprime ni les arbres ni les chemins,
Elle les soustrait seulement à la domination du regard ;
La rivière poursuit sa course sous les étoiles invisibles,
Le noyer demeure debout dans la fraîcheur du vallon ;
Les maisons s'effacent sans cesser d'habiter le paysage,
Et les morts eux-mêmes semblent plus proches des vivants ;
Comme si le retrait du visible ouvrait une profondeur,
Que le plein éclat du jour avait longtemps dissimulée.

Le tragique apparaîût alors sous un visage inattendu,
Non comme désespoir mais comme fidélité à l'inachevé ;
Car la nuit ne promet aucune réconciliation finale,
Elle ne transforme pas les blessures en salut ;
Elle laisse demeurer les distances entre les êtres,
Les absences, les départs et les chemins interrompus ;
Mais elle les recueille dans une douceur sans promesse,
Pareille à l'ombre légère qui enveloppe les collines ;
Et ce qui semblait insupportable dans la clarté du jour,
Trouve parfois dans la nuit une manière d'être porté.

Peut-être la nuit est-elle l'une des plus anciennes gardiennes de
la faille,

Celle qui veille sur le monde lorsque les voix se sont tues ;
Elle ne parle pas et pourtant elle enseigne davantage,
Que bien des discours lancés contre son silence ;
Le passant poursuit sa marche sous le ciel obscurci,
Guidé par quelques étoiles et la mémoire du chemin ;

Le merle dort dans les branches d'un arbre invisible,
La rivière chante encore au fond du vallon nocturne ;
Et dans cette obscurité qui n'abolit rien mais ouvre tout,
Le monde redevient lentement habitable pour l'esprit.

LA FAILLE ET L'ABSENCE

L'absence ne commence pas lorsque quelqu'un nous quitte,
Ni lorsque se referme derrière lui la porte du départ ;
Elle habite déjà toute présence dans son apparition même,
Comme l'ombre accompagne la lumière du matin ;
Le visage que nous aimons porte une distance secrète,
Que nul regard ne franchira jamais entièrement ;
La voix qui nous rejoint vient toujours d'un ailleurs,
Et le geste le plus proche conserve son retrait ;
Ainsi l'absence ne succède pas simplement à la rencontre,
Elle demeure silencieusement au cœur de toute présence.

Bien des hommes ont voulu vaincre cette absence
fondamentale,
Par l'étreinte, la mémoire ou la promesse des retrouvailles ;
Ils ont rêvé d'une proximité parfaite entre les êtres,
D'un amour délivré de toute séparation ;

Mais la faille protège l'écart dont la rencontre a besoin,
Comme le ciel protège la distance entre les étoiles ;
Car ce qui deviendrait totalement présent à lui-même,
Cesserait aussitôt de pouvoir être rencontré ;
L'amour lui-même se nourrit d'une part d'inaccessible,
Qui empêche le visage aimé de devenir une possession.

L'absence se révèle parfois dans les lieux désertés,
Dans une maison où résonnent encore des pas anciens ;
Une chaise demeure près de la fenêtre ouverte,
Un jardin poursuit sa floraison sans son jardinier ;
Le vent traverse les arbres avec la même patience,
La rivière continue son dialogue avec les pierres ;
Et pourtant quelque chose manque à cette continuité du
monde,
Comme une note retirée d'une mélodie familière ;
Le paysage paraît alors porter une blessure discrète,
Qui l'approfondit au lieu de le détruire.

Le tragique surgit lorsque nous comprenons peu à peu,
Que l'absence n'est pas une erreur qu'il faudrait réparer ;
Les morts ne reviennent pas habiter leurs anciennes demeures,
Et les jours enfuis ne retrouvent jamais leur lumière ;
Mais ce qui s'est retiré n'est pas entièrement perdu pour autant,
Car l'absence possède une étrange manière de demeurer ;
Elle accompagne les chemins que nous continuons de suivre,
Elle habite certaines heures sans réclamer de nom ;
Comme si le retrait lui-même devenait une présence,
Plus discrète, plus profonde et plus difficile à saisir.

Peut-être faut-il apprendre à aimer jusqu'à cette absence,
Non comme une résignation mais comme une fidélité ;
Le merle chante parfois dans une branche invisible,
Et sa voix suffit à ouvrir la profondeur du soir ;
L'étoile la plus lointaine éclaire encore notre regard,
Bien qu'elle appartienne déjà à un passé disparu ;

Le passant poursuit sa route parmi les présences retirées,
Portant en lui leur silence comme une lumière fragile ;
Et dans la faille ouverte entre le départ et la mémoire,
L'absence devient l'une des formes les plus secrètes de la veille.

LA FAILLE ET LE REGARD

Longtemps nous avons cru que voir signifiait reconnaître,
Nommer les formes du monde et les ranger dans nos savoirs ;
Le regard avançait parmi les choses familières,
Comme un maître certain de retrouver ses repères ;
Les arbres devenaient arbres, les pierres devenaient pierres,
Et chaque être semblait contenu dans son apparence ;
Mais déjà quelque chose échappait à cette évidence,
Comme une eau profonde sous la surface d'un étang ;
Car le monde ne se réduit jamais à ce qu'il montre,
Et le regard lui-même porte une secrète insuffisance.

La faille apparaît lorsque cette assurance se fissure,
Lorsque les choses cessent de coïncider avec leurs noms ;
Une pierre abandonnée au bord d'un chemin d'automne,
Devient soudain plus vaste que tout ce qu'on en savait ;
Le visage rencontré conserve une profondeur obscure,

Que nulle habitude ne parvient à dissiper ;
Même le ciel du soir semble porter davantage,
Que les couleurs visibles qui glissent sur son horizon ;
Alors le regard découvre sa propre limite,
Et cette limite devient l'origine de son ouverture.

Bien des hommes poursuivent pourtant la transparence parfaite,
Rêvant d'un monde entièrement livré à leur vision ;
Ils veulent voir sans obstacle et comprendre sans reste,
Comme si la clarté pouvait abolir tout mystère ;
Mais le regard devenu transparent cesse de rencontrer,
Il traverse les choses sans éprouver leur résistance ;
Les formes glissent devant lui comme des reflets sur l'eau,
Et le monde perd peu à peu son épaisseur ;
Ce qui semblait victoire devient alors appauvrissement,
Car rien ne demeure visible lorsqu'il n'y a plus de distance.

La nuit enseigne parfois davantage que le plein midi,
Parce qu'elle rend au regard sa patience et son écoute ;
Le crapaud immobile au bord d'un fossé obscur,
Porte dans ses yeux les étoiles qu'il ne possède pas ;
L'étang recueille le ciel sans le retenir captif,
La fenêtre reflète la lune sans l'enfermer ;
Ainsi le regard véritable n'est jamais une conquête,
Mais une disponibilité offerte à ce qui paraît ;
Il accueille sans saisir, il reçoit sans capturer,
Et demeure fidèle à ce qui lui échappe encore.

Peut-être le regard est-il la plus fragile des veilles,
Toujours menacé par l'habitude et la maîtrise ;
La faille lui rappelle que le monde excède ses prises,
Et que voir n'est pas posséder ce qui se montre ;
Le merle traverse le soir d'un vol silencieux,
La rivière emporte les reflets du ciel vers la nuit ;
Le passant s'arrête un instant devant un arbre obscur,

Et ne cherche plus à comprendre ce qu'il contemple ;
Alors dans la transparence retrouvée de son attention,
Le monde apparaît de nouveau comme une énigme habitable.

LA FAILLE ET LA MÉMOIRE

La mémoire n'est pas ce grenier où s'entassent les années,
Ni ce registre fidèle où dormiraient les jours passés ;
Elle ressemble davantage à une rivière souterraine,
Dont nous entendons parfois le murmure sous nos pas ;
Des visages oubliés remontent soudain dans la lumière,
Un parfum traverse l'air et rouvre un ancien chemin,
Une voix longtemps perdue se glisse entre deux silences,
Et le cœur reconnaît ce que l'esprit croyait absent ;
Ainsi le passé ne demeure jamais derrière nous,
Il poursuit obscurément sa marche dans notre devenir.

Bien des hommes voudraient conserver intact ce qui fut vécu,
Préserver les heures aimées contre l'usure du temps ;
Ils recueillent des images, des lettres et des traces,
Comme si la fidélité consistait à retenir ;
Mais la mémoire ne garde rien sous une forme immobile,

Elle transforme ce qu'elle touche dans sa profondeur ;
Le chemin de l'enfance n'est plus celui que nous traversons,
Même lorsque les pierres semblent n'avoir pas changé ;
Et celui qui revient vers ses terres anciennes découvre,
Qu'il est devenu étranger à ce qu'il cherche encore.

La faille traverse la mémoire comme elle traverse toute chose,
Empêchant qu'elle se referme en musée ou en tombeau ;
Elle retire aux souvenirs leur prétention à la possession,
Et les rend au mouvement silencieux du devenir ;
Les morts ne demeurent pas où nous croyons les avoir laissés,
Ils voyagent avec nous dans les paysages du présent ;
Leurs gestes se prolongent parfois dans nos propres gestes,
Leurs regards dans certaines manières d'habiter le monde ;
Et ce qui semblait disparu reparaît sous d'autres formes,
Comme une source retrouvant la lumière après un long détour.

Le tragique naît lorsque nous voulons revenir en arrière,
Retrouver intact ce qui n'existe plus que dans la mémoire ;
Car aucun chemin ne conduit vers l'enfance perdue,
Aucune porte ne s'ouvre sur les jours révolus ;
Les maisons demeurent parfois debout dans leur silence,
Mais celui qui les retrouve n'est plus celui qui les quitta ;
Le noyer a grandi, les voix se sont dispersées dans le temps,
Et certains visages ne répondent plus à notre appel ;
Alors la mémoire révèle sa blessure la plus profonde :
Elle conserve sans jamais pouvoir restituer.

Pourtant la mémoire n'est pas condamnée à la nostalgie,
Car elle porte aussi ce qui continue d'agir en nous ;
Elle n'est pas un regard tourné vers un monde disparu,
Mais une fidélité discrète traversant le présent ;
Le passant emporte avec lui les chemins qu'il a suivis,
Non comme un fardeau mais comme une profondeur ;
Chaque rencontre reçoit quelque chose des rencontres

anciennes,

Chaque parole garde l'écho de paroles oubliées ;

Et dans la faille ouverte entre ce qui fut et ce qui vient,

La mémoire accompagne le devenir sans jamais l'arrêter.

LA FAILLE ET LE PASSANT

L'homme n'habite peut-être la terre qu'à la manière d'un
passant,

Non comme un propriétaire assis dans la certitude des lieux ;

Il traverse les saisons, les visages et les paysages,

Sans jamais pouvoir dire : ici commence enfin ma demeure ;

Les chemins se déploient sous ses pas puis s'effacent derrière
lui,

Les maisons deviennent souvenirs avant même d'être quittées ;

Le vent emporte les voix entendues dans les auberges,

Les rivières poursuivent leur route sans attendre son retour ;

Et la faille accompagne chacun de ses déplacements,

Comme la discrète compagne de toute traversée.

Bien des hommes rêvent pourtant d'un natal définitif,

D'un lieu qui recueillerait enfin leurs dispersions ;

Ils cherchent une terre capable de mettre fin à l'errance,

Une maison où le devenir déposerait son fardeau ;
Mais le passant découvre tôt ou tard cette vérité simple :
Aucun lieu ne peut contenir tout ce qu'il devient ;
Le village de l'enfance se retire dans la mémoire,
Les chemins familiers deviennent étrangers sous ses pas ;
Et celui qui revient vers les paysages de jadis,
Y rencontre souvent un étranger portant son propre visage.

La faille protège ce passage contre le désir du séjour,
Car elle sait que toute demeure risque de se refermer ;
Le chemin ne précède pas la marche qui l'invente,
Il naît de chaque pas puis retourne à son silence ;
Le passant emporte avec lui les lieux qu'il traverse,
Non comme des possessions mais comme des profondeurs ;
De ce qui a eu lieu ne demeure parfois que le lieu,
Et ce lieu lui-même continue obscurément sa métamorphose ;
Ainsi le monde ne conserve pas les choses telles qu'elles furent,
Il les reprend dans le courant plus vaste du devenir.

Le tragique naît de cette impossibilité du retour véritable,
De cette absence de demeure où l'on pourrait s'établir ;
Les morts demeurent derrière certaines fenêtres du souvenir,
Mais ils ne reviennent pas marcher sur les chemins anciens ;
Le noyer grandit dans le jardin que l'on a quitté,
Les saisons poursuivent leur ronde sans attendre personne ;
Et même la mémoire, fidèle à ce qu'elle recueille,
Transforme ce qu'elle garde dans son obscur travail ;
Le passant comprend alors qu'il ne retrouvera jamais,
Ce qu'il croyait avoir perdu dans la profondeur du temps.

Pourtant cette errance n'est ni malédiction ni exil,
Car le passant découvre dans le passage sa véritable demeure ;
Il apprend à habiter sans séjourner, à aimer sans posséder,
À recevoir les lieux sans leur demander de le retenir ;
Le merle chante un instant dans l'arbre du chemin,
Puis le chemin continue au-delà du chant du merle ;

La rivière accompagne un temps la marche du voyageur,
Puis chacun poursuit sa route sous le même ciel ;
Et dans la faille ouverte qui traverse le monde et l'esprit,
Le passant avance encore, fidèle à l'inachevable.

LA FAILLE ET L'INDICIBLE

Les mots vont aussi loin que peuvent aller les paroles,
Puis ils s'arrêtent soudain devant une obscure frontière ;
Ils désignent les arbres, les pierres et les visages,
Ils accompagnent les saisons dans leur lent déploiement ;
Ils nomment la joie, la peine et l'absence des êtres,
Ils recueillent parfois l'éclat fragile d'un instant ;
Mais il demeure toujours quelque chose en retrait,
Une profondeur silencieuse que nul langage n'épuise ;
Et la faille apparaît souvent sous cette forme discrète :
Comme l'impossibilité de dire ce qui pourtant nous habite.

Bien des hommes ont voulu réduire cet excès au silence,
Ou le soumettre à des mots plus précis et plus savants ;
Ils ont cherché des concepts capables de fixer l'insaisissable,
Comme on tente d'emprisonner le vent dans une demeure ;
Mais l'indicible ne se laisse ni vaincre ni posséder,

Car il n'est pas une chose attendant son nom ;
Il accompagne chaque parole comme son ombre fidèle,
Chaque regard comme un horizon qui s'éloigne ;
Et plus le langage approche de ce qu'il cherche à saisir,
Plus il découvre la profondeur de ce qui lui échappe.

La faille protège cet indicible contre les empires du sens,
Contre le désir ancien de tout comprendre et tout nommer ;
Elle ouvre dans les discours une région sans clôture,
Où les certitudes perdent peu à peu leur pouvoir ;
Le poème lui-même avance alors comme un voyageur nocturne,
Guidé moins par le savoir que par une obscure écoute ;
Les mots cessent de vouloir régner sur ce qu'ils évoquent,
Et deviennent des signes laissés au bord du chemin ;
Non pour expliquer le mystère dont ils s'approchent,
Mais pour demeurer auprès de lui avec fidélité.

Le tragique naît lorsque nous refusons cette limite,
Lorsque nous exigeons du monde une transparence impossible ;
Car ce qui importe le plus demeure souvent sans réponse,
Comme l'origine du chant dans la gorge du merle ;
Comme la présence des morts dans certains paysages,
Ou la lumière secrète qui traverse parfois un visage ;
Nous en recevons l'écho sans en posséder la source,
Nous en suivons la trace sans atteindre son commencement ;
Et c'est précisément cette distance préservée,
Qui maintient ouverte la profondeur de notre regard.

Peut-être l'indicible n'est-il pas ce qui manque au langage,
Mais ce qui lui permet encore de respirer ;
Sans lui les mots se refermeraient sur leurs définitions,
Comme des fenêtres murées dans une maison abandonnée ;
Grâce à lui le monde demeure plus vaste que ses images,
Et l'esprit plus profond que ses propres pensées ;
Le passant poursuit sa marche vers ce qu'il ne peut atteindre,

Le merle chante ce qu'il ne saurait lui-même expliquer ;

Et dans la faille ouverte entre le silence et la parole,

L'indicible veille comme une braise sous la cendre.

LA FAILLE ET L'HABITATION

Longtemps les hommes ont cherché une demeure définitive,
Un lieu où déposer enfin le poids de leur traversée ;
Ils ont bâti des maisons contre le vent et les saisons,
Dressé des murs afin de retenir le cours des choses ;
Ils ont voulu inscrire leurs noms dans la pierre des siècles,
Comme si le temps pouvait un jour suspendre sa marche ;
Mais la faille traverse les portes et les fondations,
Elle accompagne les foyers les plus solidement établis ;
Et toute demeure découvre tôt ou tard cette vérité :
Nul ne possède la terre où pourtant il habite.

Car habiter ne signifie pas demeurer dans l'immobile,
Ni transformer le monde en propriété familière ;
L'arbre habite la colline sans prétendre la posséder,
La rivière habite son lit tout en poursuivant sa route ;
Le merle habite le jardin le temps de son chant,

Puis disparaît derrière les feuillages du crépuscule ;
Même les nuages semblent habiter le ciel un instant,
Avant d'être emportés vers d'autres horizons ;
Ainsi toute présence véritable participe d'un passage,
Plus que d'une installation dans la permanence.

La faille enseigne cette étrange manière d'habiter,
Qui ne repose ni sur la maîtrise ni sur le séjour ;
Elle retire aux lieux leur prétention à nous retenir,
Sans pour autant les réduire à de simples étapes ;
Le chemin devient habitable parce qu'il demeure ouvert,
Le seuil parce qu'il n'est jamais tout à fait franchi ;
La nuit parce qu'elle ne se referme pas sur elle-même,
Et le silence parce qu'il laisse encore place au chant ;
Partout la faille préserve une respiration discrète,
Grâce à laquelle le monde échappe à l'enfermement.

Le tragique apparaît lorsque nous confondons habiter et
posséder,
Lorsque nous demandons aux lieux ce qu'ils ne peuvent donner ;
Aucune maison ne protège du devenir qui nous traverse,
Aucun village ne demeure identique à lui-même ;
Les chemins de l'enfance se retirent dans la mémoire,
Les jardins changent avec les saisons et les années ;
Et celui qui cherche un refuge contre le mouvement du monde,
Découvre que le monde lui-même est mouvement ;
Mais celui qui consent à cette précarité fondamentale,
Trouve parfois dans le passage une demeure plus vaste.

Peut-être habitons-nous la terre comme le passant son chemin,
Non pour y séjourner mais pour l'accompagner un temps ;
Le merle habite la branche sans lui appartenir,
La lumière habite le soir avant de rejoindre la nuit ;
Les morts eux-mêmes habitent certains paysages,
Non comme des propriétaires mais comme des présences ;

Et l'esprit habite le monde lorsqu'il cesse de le saisir,
Pour apprendre simplement à demeurer auprès de lui ;
Alors dans la faille ouverte entre le séjour et l'exil,
L'habitation devient une fidélité accordée au devenir.

LA FAILLE ET LE VASTE

Le vaste n'est pas la grandeur des plaines ou des océans,
Ni l'étendue du ciel lorsque les nuages se dispersent ;
On peut traverser des déserts plus immenses que des royaumes,
Et demeurer pourtant enfermé dans son propre regard ;
On peut vivre entre quatre murs et rencontrer davantage,
Que celui qui parcourt le monde sans jamais le voir ;
Car le vaste ne se mesure ni en lieues ni en distances,
Il s'ouvre ou se referme dans la profondeur d'une présence ;
Et la faille apparaît souvent comme son humble gardienne,
Préservant sous les choses un horizon inépuisable.

Bien des hommes confondent le vaste avec l'illimité,
Comme si l'absence de frontières suffisait à l'engendrer ;
Ils accumulent les images, les savoirs et les voyages,
Pensant agrandir le monde en multipliant les objets ;
Mais le regard saturé finit par ne plus rien accueillir,

Et l'abondance elle-même devient une forme d'étroitesse ;
Tout est montré, expliqué, commenté jusqu'à l'épuisement,
Et les choses perdent peu à peu leur profondeur ;
Le vaste se retire alors comme une source offensée,
Laisant derrière lui l'immense désert du déjà-vu.

La faille ouvre au contraire une brèche dans l'habitude,
Une distance discrète au cœur du plus familier ;
Un arbre aperçu chaque jour devient soudain énigme,
Une pierre oubliée révèle une présence inattendue ;
Le chant du merle traverse autrement le silence du soir,
La lumière s'attarde sur un mur comme pour le révéler ;
Et ce qui semblait minuscule ou insignifiant,
Retrouve une ampleur que rien ne laissait prévoir ;
Ainsi le vaste ne s'ajoute pas au monde visible,
Il apparaît lorsque le monde cesse d'être épuisé.

Le tragique naît peut-être du dé-vaste qui menace sans cesse,
De cette réduction progressive de toute chose à sa fonction ;
Les chemins deviennent itinéraires, les arbres du mobilier,
Les rivières des ressources et les paroles des signaux ;
Le regard ne rencontre plus qu'un monde déjà classé,
Où rien n'échappe aux catégories de l'utilité ;
Alors l'espace se contracte malgré son apparente extension,
Et l'homme demeure seul dans un univers saturé ;
Car ce n'est pas l'absence d'étendue qui détruit le vaste,
Mais l'impossibilité croissante d'être encore surpris.

Peut-être le vaste commence-t-il dans un simple retrait,
Lorsque le regard renonce à posséder ce qu'il rencontre ;
Le passant s'arrête un instant devant un arbre obscur,
Et l'arbre devient plus grand que lui-même ;
Le merle chante dans la pénombre d'une branche cachée,
Et son chant ouvre davantage que les horizons lointains ;
Une étoile paraît entre deux nuages de la nuit,

Et le ciel retrouve soudain sa profondeur première ;
Alors dans la faille préservée au cœur des apparences,
Le vaste revient habiter silencieusement le monde.

LA FAILLE ET LE SANS-LIEU

Il est des lieux étranges où nul ne parvient à demeurer,
Non parce qu'ils seraient hostiles ou privés de beauté,
Mais parce qu'ils refusent en silence toute appropriation ;
Le voyageur y passe comme passe l'ombre sur la prairie,
Le regard s'y attarde sans pouvoir s'y fixer longtemps,
Et même la mémoire hésite à les retenir ;
Ils semblent appartenir davantage au passage qu'au séjour,
À l'intervalle qu'à la demeure, au seuil qu'à l'arrivée ;
La faille habite souvent ces régions insaisissables,
Où le monde se retire au moment même où il paraît.

Bien des hommes cherchent pourtant un lieu définitif,
Une terre capable d'abolir leur dispersion intérieure ;
Ils rêvent d'un natal enfin délivré de toute absence,
D'une maison où le devenir cesserait de les appeler ;
Mais le sans-lieu accompagne chaque demeure véritable,

Comme son ombre discrète et sa secrète profondeur ;
La maison la plus aimée demeure traversée par le départ,
Le jardin le plus intime par la marche des saisons ;
Et celui qui croit posséder enfin son lieu découvre,
Qu'il habite déjà l'invisible de son éloignement.

La faille protège ce sans-lieu contre toutes les clôtures,
Car elle sait que l'habitation n'est jamais un enfermement ;
Le chemin devient habitable parce qu'il ne s'achève pas,
La rivière parce qu'elle ne cesse jamais de s'écouler ;
Le merle lui-même n'appartient à aucune branche,
Bien qu'il revienne parfois vers les mêmes arbres ;
Le vent traverse les vallons sans choisir sa demeure,
Et la lumière du soir ne séjourne sur aucun toit ;
Ainsi le monde paraît habité par une étrange fidélité,
Qui demeure sans jamais se transformer en possession.

Le tragique surgit lorsque nous voulons abolir ce sans-lieu,
Transformer le passage en repos et le devenir en refuge ;
Nous demandons aux êtres ce qu'ils ne peuvent promettre,
Aux paysages ce qu'aucun paysage ne contient ;
Mais les chemins de l'enfance deviennent d'autres chemins,
Les voix aimées se dispersent dans la profondeur du temps ;
Les maisons survivent parfois à ceux qui les habitaient,
Et les morts eux-mêmes quittent certains cimetières ;
Comme si toute présence portait en elle un retrait,
Qui interdit au monde de devenir entièrement habitable.

Pourtant le sans-lieu n'est ni exil ni malédiction,
Car il ouvre un espace plus vaste que toute demeure ;
Il apprend au passant à marcher sans réclamer d'arrivée,
À aimer les lieux sans leur demander de le retenir ;
Le merle chante un instant puis disparaît dans l'obscur,
La rivière poursuit sa route vers une mer inconnue ;
L'esprit traverse les paysages du monde et de lui-même,

Sans jamais pouvoir s'établir dans une vérité finale ;
Et dans la faille ouverte entre l'habitation et le séjour,
Le sans-lieu veille sur l'inachevable du devenir.

LA FAILLE ET LE RETOURNEMENT

Il est des heures où le chemin semble parvenir à son terme,
Où le regard croit enfin reconnaître ce qu'il cherchait ;
Les questions se taisent un instant dans la lumière,
Et le cœur se repose auprès de ce qu'il a trouvé ;
Mais déjà quelque chose travaille sous cette apparente paix,
Comme une source invisible sous la terre immobile ;
La faille ne détruit pas ce qui vient d'être atteint,
Elle le retourne doucement vers une autre profondeur ;
Et ce qui semblait une arrivée devient un commencement,
Dans le silence d'un devenir qui reprend sa marche.

Bien des hommes rêvent du retour comme d'un
accomplissement,
D'un cercle refermé sur la plénitude retrouvée ;
Ils espèrent retrouver intact ce qu'ils avaient perdu,
Ou rejoindre enfin l'origine après une longue errance ;

Mais le retournement ne reconduit jamais vers l'ancien,
Il ouvre dans le retour une direction nouvelle ;
Le voyageur qui revient vers les collines de l'enfance,
N'y retrouve ni les mêmes chemins ni le même regard ;
Et l'origine elle-même se transforme dans l'approche,
Comme une étoile qui change à mesure qu'on la contemple.

La faille habite ce retournement comme son foyer secret,
Car elle empêche toute clôture du sens et du destin ;
Elle retire aux arrivées leur prétention à l'achèvement,
Et aux départs leur caractère de rupture absolue ;
Le jour se retourne lentement dans la nuit qui monte,
La nuit prépare déjà les premières lueurs de l'aube ;
Le chant du merle disparaît dans le silence du soir,
Mais ce silence porte encore la trace du chant ;
Partout les opposés cessent de s'exclure et se traversent,
Dans une fidélité plus profonde que leur séparation.

Le tragique naît lorsque nous refusons ce mouvement,
Lorsque nous voulons fixer ce qui ne vit qu'en se retournant ;
Nous cherchons des vérités qui demeureraient immobiles,
Des demeures capables de suspendre le devenir ;
Mais le monde ne cesse de revenir autrement à lui-même,
Comme la rivière qui retrouve la mer sans jamais l'atteindre ;
Chaque épreuve transforme ce qu'elle semblait répéter,
Chaque perte ouvre une profondeur imprévue ;
Et ce qui paraissait n'être qu'une fin ou une chute,
Devient parfois le seuil d'une métamorphose.

Peut-être le retournement est-il la respiration même de la faille,
Cette manière qu'a le devenir de ne jamais se figer ;
Le passant avance puis se découvre repris par le chemin,
Comme si la route marchait aussi à sa rencontre ;
Le merle disparaît dans les branches de la nuit,
Et son chant demeure pourtant suspendu dans l'air ;
L'esprit croit atteindre un terme puis s'ouvre davantage,

L'origine paraît lointaine puis se rapproche soudain ;
Et dans ce mouvement où rien ne revient identiquement,
Le monde demeure fidèle à lui-même en se transformant.

LA FAILLE ET LA DÉ-STASE

Il arrive que le monde retire soudain ses anciennes mesures,
Et que les choses cessent d'occuper la place qu'on leur prêtait ;
L'arbre n'est plus seulement l'arbre dressé dans la lumière,
La pierre davantage qu'une pierre au bord du chemin ;
Quelque chose se déplace dans la trame du visible,
Comme si un souffle avait traversé l'ordre des jours ;
Le regard demeure là mais ne commande plus rien,
L'esprit écoute sans parvenir à se reprendre ;
Et la faille s'ouvre alors dans une étrange douceur,
Pareille à une main qui desserre ce qu'elle tenait.

Bien des hommes ont confondu cet état avec l'extase,
Comme s'il s'agissait de quitter la terre pour un ailleurs ;
Ils ont parlé d'élévation, de transport ou de vision,
Comme si l'âme devait s'arracher au monde pour le comprendre
;

Mais la dé-stase ne conduit vers aucun royaume caché,
Elle reconduit au contraire vers la profondeur du proche ;
Le vallon demeure vallon, le noyer demeure noyer,
Le merle poursuit son chant dans la branche familière ;
Et pourtant tout apparaît sous une lumière différente,
Comme si le monde s'était rapproché de lui-même.

La faille protège cette dépossession contre les reprises du moi,
Car le moi cherche toujours à reconquérir ce qui lui échappe ;
Il veut comprendre, interpréter, ramener à ses mesures,
Transformer la rencontre en savoir ou en possession ;
Mais le ravissement retire doucement ce privilège,
Il laisse les choses être ce qu'elles sont sans les saisir ;
Le regard ne domine plus ce qu'il contemple,
Il demeure exposé à ce qui vient à sa rencontre ;
Et l'esprit découvre dans cette vulnérabilité nouvelle,
Une richesse qu'aucune maîtrise ne pouvait lui donner.

Le tragique réside peut-être dans cette impossibilité de retenir,
Dans cette nécessité d'être dépossédé pour recevoir ;
Car le ravissement ne dure jamais entre nos mains,
Il se retire dès que nous voulons le conserver ;
L'instant le plus lumineux refuse de devenir demeure,
Le chant le plus pur ne peut être fixé ;
Même la joie s'échappe lorsqu'on cherche à l'enfermer,
Comme l'eau vive entre les doigts du voyageur ;
Et ce qui nous fut donné dans la grâce d'un passage,
Ne demeure vivant qu'à condition de demeurer libre.

Peut-être la dé-stase est-elle l'un des noms les plus secrets de la
faille,

Cette manière d'être arraché à soi sans quitter le monde ;
Le passant s'arrête devant un arbre dans la lumière du soir,
Et pendant un instant il cesse d'être le centre de sa marche ;
Le merle chante dans les branches obscures du jardin,
Et le chant devient plus réel que celui qui l'écoute ;

L'esprit abandonne ses prises et ses anciennes certitudes,
Comme une barque laissant le courant choisir sa route ;
Et dans cette dépossession qui n'est ni perte ni salut,
Le monde apparaît soudain dans sa profondeur intacte.

LA FAILLE ET L'ÉTRANGE

Il est des êtres qui traversent le monde comme des étrangers,
Non parce qu'ils viendraient d'une terre lointaine ou inconnue,
Mais parce qu'aucun lieu ne parvient tout à fait à les retenir ;
Ils marchent parmi les hommes, les arbres et les saisons,
Et pourtant quelque chose demeure en retrait en eux ;
Les paroles familières leur semblent parfois venues d'ailleurs,
Les chemins les plus anciens gardent une part d'énigme,
Et même la maison natale possède un visage incertain ;
Comme si une distance secrète accompagnait leur présence,
Et les empêchait de coïncider pleinement avec le monde.

Bien des hommes craignent l'étrange et cherchent à l'écarter,
Car il trouble l'ordre patient de leurs certitudes ;
Ils préfèrent reconnaître plutôt que rencontrer véritablement,
Nommer plutôt qu'accueillir ce qui se présente ;
Mais l'étrange ne vient pas d'un dehors menaçant,

Il surgit au cœur même de ce que nous croyions connaître ;
Un arbre aperçu chaque jour devient soudain énigme,
Un visage familier révèle une profondeur inattendue ;
Et le monde, loin de se refermer sur ses définitions,
Retrouve la part obscure qui le maintient vivant.

La faille protège cette étrangeté contre l'habitude,
Car l'habitude tend à recouvrir les choses de transparence ;
Elle transforme les présences en objets disponibles,
Et les chemins en simples trajets à parcourir ;
L'étrange rouvre alors une distance dans le familier,
Comme une brise soudaine traversant une chambre close ;
Le regard cesse de glisser sur les apparences,
Et rencontre à nouveau la résistance du réel ;
Ainsi les êtres redeviennent plus vastes que leurs images,
Et le monde plus profond que son apparente évidence.

Le tragique réside peut-être dans cette étrangeté fondamentale,
Dans le fait que nul ne peut entièrement revenir chez soi ;
L'homme demeure toujours un peu étranger à lui-même,
Comme le passant à la route qu'il emprunte ;
Les morts habitent parfois les paysages de notre mémoire,
Mais ils ne retrouvent jamais les lieux qu'ils ont quittés ;
L'enfance demeure proche et pourtant inaccessible,
L'origine accompagne la marche sans jamais être rejointe ;
Et ce qui nous est le plus intime conserve une distance,
Qui interdit toute réconciliation définitive.

Peut-être l'étrange n'est-il rien d'autre que la signature de la
faille,
Cette marque discrète de l'inépuisable dans toute présence ;
Le merle chante dans le jardin le plus familier,
Et pourtant son chant semble venir d'une autre rive ;
Le noyer grandit devant la fenêtre de chaque jour,
Mais nul ne peut épuiser le mystère de sa croissance ;

Le passant traverse les lieux qu'il croit habiter,
Et découvre qu'ils le traversent davantage encore ;
Alors dans cette proximité qui demeure toujours lointaine,
L'étrange veille sur la profondeur secrète du monde.

LA FAILLE ET LA JOIE TRAGIQUE

Longtemps les hommes ont cherché la joie dans
l'accomplissement,
Dans l'atteinte d'un sommet enfin délivré du manque ;
Ils ont rêvé de demeures où les blessures se taisent,
De jours assez lumineux pour dissiper toute ombre ;
Mais la faille accompagne chacune de leurs conquêtes,
Et rappelle silencieusement l'inachèvement des choses ;
Le sommet découvert ouvre sur d'autres hauteurs encore,
Le désir comblé laisse paraître un horizon nouveau ;
Et pourtant ce qui semblait condamner toute joie durable,
Devient parfois la source d'une lumière inattendue.

Car la joie tragique ne naît pas de la réconciliation,
Ni de la promesse d'un salut au terme du chemin ;
Elle ne demande pas que cessent les absences et les pertes,
Ni que le monde devienne enfin conforme à nos souhaits ;

Elle apparaît au cœur même de ce qui demeure blessé,
Comme une flamme discrète dans la profondeur des ruines ;
Le merle chante sans ignorer la venue de l'hiver,
L'arbre déploie ses feuilles sous la menace des saisons ;
Et la rivière poursuit sa route vers une mer inaccessible,
Sans jamais renoncer pour autant à sa propre chanson.

La faille protège cette joie contre les faux consolateurs,
Contre les promesses qui voudraient abolir le tragique ;
Elle sait que toute plénitude achevée serait une prison,
Et que tout repos définitif deviendrait une stase ;
Le devenir garde les êtres dans une ouverture fragile,
Où rien ne se possède et rien ne s'accomplit tout à fait ;
Mais c'est précisément cette impossibilité préservée,
Qui permet encore au monde de demeurer vivant ;
Car ce qui serait pleinement achevé cesserait d'advenir,
Et l'éternel lui-même se figerait dans son propre éclat.

Le tragique n'est donc pas l'ennemi de la joie véritable,
Il en constitue peut-être la condition la plus profonde ;
Celui qui accepte de marcher sans promesse d'arrivée,
Découvre parfois une paix étrangère aux certitudes ;
Le passant s'assied un instant sous un noyer solitaire,
Et le simple bruissement des feuilles lui suffit ;
Une étoile paraît dans la transparence du soir,
La lumière décroît sur les collines silencieuses ;
Et rien n'est résolu, rien n'est sauvé, rien n'est expliqué,
Pourtant le monde devient soudain plus habitable.

Peut-être la joie tragique ressemble-t-elle à une veille,
À une lampe modeste gardée dans l'obscurité ;
Elle ne prétend pas vaincre la nuit qui l'entoure,
Mais elle refuse également de lui céder la place ;
Le merle demeure fidèle à son chant dans le crépuscule,
Le passant à son chemin dans l'inachèvement du voyage ;
L'esprit à ce qui l'appelle au-delà de lui-même,

Sans jamais espérer en épuiser la profondeur ;
Et dans la faille ouverte entre la blessure et la lumière,
Une braise continue de luire contre toute attente.

LA FAILLE ET LA SPIRALE

Bien des hommes imaginent encore le devenir comme une ligne,
Un chemin qui conduirait d'un commencement vers une fin ;
Ils cherchent un terme caché derrière les métamorphoses,
Une arrivée capable d'expliquer toute la traversée ;
Mais la faille ne connaît ni origine figée ni accomplissement,
Elle ouvre un mouvement plus ancien que nos certitudes ;
Le monde avance sans jamais quitter ce qu'il fut,
Et pourtant rien n'y demeure identiquement lui-même ;
Ainsi la spirale se dessine dans la profondeur des choses,
Comme une fidélité qui ne cesse de se transformer.

La rivière retrouve sans cesse la mer qu'elle poursuit,
Mais les eaux qui l'atteignent ne sont jamais les mêmes ;
L'arbre revient chaque printemps vers sa propre croissance,
Et pourtant chaque année l'éloigne davantage de sa graine ;
Le merle reprend son chant dans les branches familières,

Mais le soir qui l'écoute n'est plus celui d'hier ;
Partout le monde paraît revenir vers lui-même,
Sans jamais se répéter dans l'identité du retour ;
Comme si le devenir avançait en tournant sur sa trace,
Et grandissait dans la reprise de ses propres passages.

La faille protège ce mouvement contre le rêve du cercle,
Car le cercle referme ce que la spirale maintient ouvert ;
Dans le cercle tout revient à son point de départ,
Et le devenir s'épuise dans la répétition du même ;
Mais la spirale emporte avec elle chaque traversée,
Chaque épreuve, chaque perte et chaque rencontre ;
Le passant repasse parfois près des lieux de son enfance,
Mais il les rejoint chargé d'un autre ciel ;
Et les lieux eux-mêmes ont poursuivi leur métamorphose,
Dans l'invisible travail des saisons et du temps.

Le tragique réside dans cette impossibilité du sommet,
Dans le fait que nul palier ne puisse être le dernier ;
Chaque hauteur atteinte découvre une autre hauteur,
Chaque compréhension ouvre une nouvelle énigme ;
L'esprit grandit vers ce qu'il ne peut accomplir,
Comme le noyer vers un ciel qu'il ne touchera jamais ;
Et pourtant cette absence de terme n'est pas une malédiction,
Car elle préserve l'ouverture où respire le devenir ;
Ce qui demeure inachevable demeure également vivant,
Et ce qui reste vivant continue d'appeler plus loin.

Peut-être la spirale est-elle l'un des visages les plus secrets de la
faille,

Cette manière d'avancer sans quitter ce qui nous fonde ;
L'origine demeure présente au cœur de chaque détour,
Comme une source accompagnant silencieusement la rivière ;
Le merle retrouve l'arbre sans retrouver le même soir,
Le passant le chemin sans retrouver les mêmes pas ;

L'esprit revient vers lui-même en devenant autre,
Et la joie tragique accompagne cette fidélité mouvante ;
Ainsi dans l'ascension sans terme de la spirale vivante,
La faille garde ouvert l'infini du devenir.

LA FAILLE ET L'ÉPREUVE

Bien des hommes parlent de l'épreuve comme d'un malheur,
D'un poids tombé sur leurs épaules depuis un ciel hostile ;
Ils la regardent comme une blessure venue du dehors,
Comme une injustice imposée à leur existence ;
Mais la faille révèle une profondeur plus ancienne,
Où l'épreuve précède parfois la douleur qu'elle traverse ;
Car éprouver signifie d'abord être mis en présence,
Être atteint par ce qui vient à notre rencontre ;
Et le monde ne cesse de nous éprouver ainsi,
Par le vent, la lumière, l'absence et le passage du temps.

L'arbre éprouve la sécheresse et la venue des orages,
La rivière les pierres qu'elle polit dans sa course ;
Le merle éprouve l'hiver lorsqu'il raréfie les chants,
Et la terre la patience obscure des saisons ;
Rien ne demeure hors de cette exposition première,

Qui livre chaque être à ce qu'il n'a pas choisi ;
Mais l'épreuve n'est pas seulement ce qui atteint,
Elle est aussi la manière dont une présence répond ;
Car toute existence se façonne dans ce contact,
Entre ce qui advient et ce qui l'accueille.

La faille protège cette dimension contre les faux refuges,
Contre le désir d'une vie préservée de toute atteinte ;
Elle sait que ce qui ne serait jamais éprouvé,
Ne rencontrerait jamais la profondeur du réel ;
Le regard lui-même doit être éprouvé par l'obscur,
Pour cesser de glisser sur la surface des choses ;
La parole doit rencontrer le silence qui la limite,
Afin de retrouver le poids de ce qu'elle dit ;
Et l'esprit doit traverser l'inaccompli du devenir,
Pour découvrir ce qu'aucune certitude ne lui apprend.

Le tragique réside dans cette impossibilité d'échapper,
À ce qui nous atteint sans jamais nous appartenir ;
Les morts éprouvent encore ceux qui demeurent,
Les absences travaillent les chemins de la mémoire ;
Le passant est éprouvé par les lieux qu'il traverse,
Autant qu'il les éprouve dans sa propre marche ;
Et ce qui semblait n'être qu'un événement extérieur,
Révèle peu à peu une profondeur plus intime ;
Comme si le monde et l'être se façonnaient ensemble,
Dans la rencontre silencieuse de leurs vulnérabilités.

Peut-être l'épreuve est-elle l'un des noms les plus justes de la
faille,
Cette ouverture par laquelle le monde nous rejoint ;
Le merle éprouve le soir en laissant tomber son chant,
Le noyer la lumière en déployant ses feuilles ;
L'esprit éprouve l'infini sans jamais le contenir,
Et la joie tragique la blessure sans l'abolir ;

Ainsi vivre ne signifie pas simplement persister,
Mais demeurer exposé à ce qui nous transforme ;
Et dans la faille ouverte entre recevoir et répondre,
L'épreuve devient la respiration même du devenir.

LA FAILLE ET L'AVÈNEMENT

Bien des hommes attendent l'avènement comme une venue,
Comme l'apparition soudaine d'un visage dans la lumière ;
Ils guettent un événement capable de changer le monde,
Une révélation rompant enfin le cours des jours ;
Mais l'avènement ne descend pas d'un ciel séparé,
Et ne surgit pas comme un étranger dans le réel ;
Il mûrit longuement dans l'épaisseur du devenir,
Comme la source sous la terre avant son apparition ;
La faille veille sur cette lente préparation,
Où ce qui advient se forme avant d'être reconnu.

L'arbre n'advient pas lorsqu'il sort enfin de la graine,
Il advient déjà dans le travail obscur de la semence ;
Le chant du merle n'advient pas dans sa seule présence,
Mais dans le silence qui l'a précédé ;
Le chemin n'advient pas lorsqu'il apparaîtrait au regard,

Il advient sous les pas qui le dessinent ;
Partout le monde prépare plus qu'il ne montre,
Et porte davantage que ce qui paraît ;
Comme si toute présence visible reposait secrètement,
Sur une profondeur qui ne cesse de l'engendrer.

La faille protège cet avènement contre les pensées de la venue,
Car la venue suppose souvent une distance à abolir ;
Or ce qui advient ne vient pas toujours d'ailleurs,
Il surgit parfois du cœur même du plus proche ;
Un arbre aperçu mille fois devient soudain présence,
Une parole familière retrouve sa profondeur perdue ;
Le regard cesse de reconnaître pour enfin rencontrer,
Et le monde paraît neuf sans avoir changé ;
Ainsi l'avènement ne crée pas un autre réel,
Il ouvre ce qui demeurait caché dans celui-ci.

Le tragique réside dans l'impossibilité de fixer cet avènement,
Car ce qui advient ne demeure jamais entre nos mains ;
L'instant le plus décisif refuse de devenir possession,
Comme le chant le plus pur refuse de devenir objet ;
Nous reconnaissons souvent trop tard ce qui advint,
Lorsque déjà le devenir l'a repris dans son mouvement ;
Et pourtant rien n'est perdu dans cette reprise,
Car l'avènement continue d'agir après sa disparition ;
Comme une braise sous les cendres d'un feu ancien,
Ou comme une source poursuivant son chemin sous terre.

Peut-être l'avènement est-il le visage le plus discret de la faille,
Cette manière qu'a le monde de se donner sans se livrer ;
Le merle advient dans le silence du jardin crépusculaire,
La rivière dans le murmure qu'elle laisse aux pierres ;
L'esprit dans ce qui le dépasse au moment même où il naît ;
Le passant dans le chemin qui s'ouvre sous ses pas ;
Et rien de tout cela n'arrive comme une conquête,

Ni comme une récompense accordée à l'attente ;

Mais dans la faille ouverte entre ce qui paraît et ce qui mûrit,

L'avènement accompagne silencieusement le devenir.

LA FAILLE ET LE CHEMIN

Bien des hommes cherchent encore un chemin déjà tracé,
Une route préparée d'avance vers un terme assuré ;
Ils voudraient connaître la direction avant la marche,
Et l'horizon avant même d'avoir quitté le seuil ;
Mais la faille retire doucement ces anciennes garanties,
Comme le vent efface les traces sur les sentiers de sable ;
Le chemin ne repose pas devant nous comme un objet,
Attendant simplement que nous le parcourions ;
Il se déploie dans l'espace ouvert de notre traversée,
Et naît obscurément du mouvement qui l'invente.

Le passant croit parfois suivre une route ancienne,
Dont les pierres semblaient déjà connaître son destin ;
Mais chaque pas modifie imperceptiblement le paysage,
Et chaque détour révèle un monde inattendu ;
Le vallon n'est jamais tout à fait le même vallon,

Lorsque le regard qui le découvre s'est transformé ;
Le chemin accompagne le devenir de celui qui marche,
Autant que celui qui marche accompagne le chemin ;
Comme si chacun portait l'autre dans sa progression,
Sans que l'on puisse dire lequel précède l'autre.

La faille protège ce déploiement contre la tentation du plan,
Contre le désir de réduire la marche à son résultat ;
Car le chemin n'est pas un moyen dirigé vers une fin,
Il possède une profondeur propre à son mouvement ;
La rivière ne coule pas seulement vers la mer,
Elle habite chacune des pierres qu'elle rencontre ;
Le merle ne chante pas pour atteindre un dernier chant,
Mais parce que le chant appartient à son être ;
Ainsi le chemin trouve son sens dans sa propre ouverture,
Et non dans l'arrivée qu'il semble promettre.

Le tragique réside dans l'impossibilité de voir l'ensemble,
Dans le fait que nul ne connaît pleinement sa traversée ;
Le voyageur découvre souvent trop tard certaines bifurcations,
Et comprend après coup ce qui orientait sa marche ;
Des rencontres apparemment mineures deviennent décisives,
Des détours révèlent une fidélité plus profonde ;
Et ce qui paraissait erreur ou perte de temps,
Devient parfois l'unique passage vers un autre horizon ;
Comme si le chemin savait davantage que celui qui l'emprunte,
Sans jamais pourtant lui imposer sa direction.

Peut-être le chemin est-il l'un des noms les plus simples de la
faille,

Cette ouverture qui se déploie à mesure qu'on l'habite ;
Le passant avance sans posséder le sens du voyage,
Et le voyage prend forme sous chacun de ses pas ;
Le merle traverse le soir de branche en branche,
La rivière le paysage de pierre en pierre ;

L'esprit lui-même progresse vers ce qu'il ne peut atteindre,
Sans jamais cesser pour autant son mouvement ;
Et dans la faille ouverte entre la marche et l'horizon,
Le chemin continue de naître à chaque pas qui l'invente.

LA FAILLE ET L'IM-PENSÉ

Bien des hommes croient encore que penser signifie saisir,
Rassembler le monde dans la clarté de leurs concepts ;
Ils avancent parmi les choses comme parmi des réponses,
Cherchant à réduire l'inconnu à ce qu'ils comprennent ;
Mais la faille ouvre sous la pensée une autre profondeur,
Où le réel excède toujours ce qu'on peut en dire ;
L'arbre ne se résume pas à l'idée que l'on s'en fait,
Ni la rivière au savoir qui décrit son parcours ;
Quelque chose demeure en retrait de toute représentation,
Comme une source cachée sous le lit du langage.

L'im-pensé n'est pas ce qui manque encore à la pensée,
Ni un territoire obscur qu'elle devrait conquérir ;
Il précède au contraire chacune de ses démarches,
Comme la terre précède les chemins qu'on y trace ;
Le regard est déjà plongé dans ce qu'il regarde,

Avant même d'en former une image ou un jugement ;
Le passant appartient au paysage qu'il traverse,
Autant que le paysage appartient à sa marche ;
Et le merle chante depuis une proximité du monde,
Que nul discours ne pourra jamais remplacer.

La faille protège cet im-pensé contre la volonté de maîtrise,
Car la maîtrise transforme vite la rencontre en objet ;
Elle rappelle à l'esprit qu'il n'est pas devant le réel,
Mais immergé dans sa profondeur mouvante ;
Le vent traverse le noyer et le noyer le reçoit,
La rivière épouse les pierres qu'elle façonne ;
Partout les êtres se pénètrent sans se confondre,
Dans une intimité plus ancienne que la réflexion ;
Et ce tissu silencieux du monde vivant,
Constitue peut-être l'humus secret de toute pensée.

Le tragique réside dans l'impossibilité d'habiter pleinement cet
im-pensé,
Car dès que nous voulons le saisir il se retire ;
La pensée est nécessaire et pourtant insuffisante,
Comme une lampe incapable d'éclairer toute la nuit ;
Nous pouvons suivre des traces, écouter des échos,
Mais jamais posséder la source dont ils proviennent ;
Le monde nous traverse davantage que nous ne le pensons,
Et l'esprit reçoit davantage qu'il ne produit ;
Comme si la vérité la plus profonde de notre présence,
Était précisément de ne jamais coïncider avec elle-même.

Peut-être l'im-pensé est-il la demeure la plus ancienne de la
faille,
Cette région où le monde se pense à travers les êtres ;
Le merle ne réfléchit pas le soir qu'il accompagne,
Et pourtant son chant appartient à sa profondeur ;
Le passant ne comprend pas toujours le chemin qu'il suit,

Mais le chemin travaille déjà dans sa marche ;
L'esprit s'ouvre à ce qui le dépasse en l'habitant,
Comme une fenêtre ouverte sur la nuit du monde ;
Et dans la faille préservée entre connaître et participer,
L'im-pensé veille silencieusement sur le devenir.

LA FAILLE ET L'ÊTRE TRAVERSÉ

Bien des hommes se pensent encore comme des forteresses,
Des centres immobiles autour desquels graviterait le monde ;
Ils imaginent un dedans séparé de tout dehors,
Une identité préservée sous le flux des événements ;
Mais la faille révèle une condition plus ancienne,
Où nul n'existe d'abord comme une substance close ;
Le vent traverse les branches avant qu'elles ne le nomment,
La lumière traverse les vitres avant d'y laisser son éclat ;
Et l'homme lui-même advient dans ce qui le rejoint,
Bien avant de se croire propriétaire de lui-même.

Nous sommes traversés par les saisons du monde,
Par les visages rencontrés au détour des chemins ;
Les morts continuent parfois leur marche en notre mémoire,
Les paroles entendues travaillent longtemps dans le silence ;
Une douleur ancienne habite encore certains gestes,

Une joie oubliée éclaire parfois un regard ;
Le chant du merle demeure après la disparition du chant,
Comme une onde poursuivant sa course dans l'air du soir ;
Ainsi l'existence ressemble moins à une possession,
Qu'à un lieu de passage pour d'innombrables présences.

La faille protège cette traversée contre les illusions du moi,
Car le moi cherche toujours à se reprendre et se fixer ;
Il veut distinguer clairement ce qui vient de lui,
De ce qui provient du monde ou des autres êtres ;
Mais la rivière porte les pluies qu'elle n'a pas choisies,
L'arbre la lumière et les vents qui l'ont façonné ;
Et l'esprit lui-même est travaillé par des profondeurs,
Qui précèdent ses décisions et ses pensées ;
Comme si vivre signifiait d'abord recevoir,
Avant même d'agir ou de comprendre.

Le tragique réside dans cette vulnérabilité fondamentale,
Dans cette impossibilité d'être entièrement à soi ;
Nous sommes traversés par des absences qui demeurent,
Par des appels dont nous ignorons l'origine ;
Le passant porte en lui les lieux qu'il a quittés,
Et ces lieux poursuivent leur route en sa présence ;
L'enfance traverse encore le vieillard silencieux,
Comme la source demeure dans la rivière devenue fleuve ;
Et nul ne peut faire taire complètement ce qui l'habite,
Ni revenir à une pure identité sans fissure.

Peut-être l'être traversé est-il le visage le plus humble de la faille,
Cette manière d'exister sans jamais se posséder ;
Le merle est traversé par le soir qu'il accompagne de son chant,
Le noyer par les saisons qui grandissent en lui ;
Le passant par le chemin qui se déploie sous ses pas,
L'esprit par l'infini qu'il ne peut contenir ;
Et loin de diminuer les êtres, cette ouverture les approfondit,

Comme la vallée reçoit les eaux venues des hauteurs ;
Ainsi dans la faille ouverte entre soi et ce qui le traverse,
L'existence devient une fidélité à ce qui la dépasse.

LA FAILLE ET L'AUTREMENT HUMAIN

Longtemps les hommes ont rêvé de dépasser leur condition,
De s'arracher aux limites qui accompagnent leur naissance ;
Ils ont cherché des sommets où laisser derrière eux,
La fragilité, la fatigue et l'inaccompli du devenir ;
Ils ont voulu devenir davantage qu'humains, parfois,
Comme si l'humain portait en lui quelque insuffisance ;
Mais la faille ouvre une autre direction dans la marche,
Non vers un au-delà dressé contre la terre ;
Elle reconduit doucement vers ce qui fut négligé,
Vers une profondeur cachée au cœur même de l'humain.

Car l'autrement humain ne signifie pas moins qu'humain,
Ni davantage au sens d'une élévation triomphante ;
Il ressemble plutôt à un retournement du regard,
À une manière nouvelle d'habiter la même terre ;
Le merle dans son arbre, la pierre dans le vallon,

La rivière poursuivant son dialogue avec les saisons ;
Tout cela cesse d'être décor ou simple environnement,
Pour devenir compagnon dans la traversée du monde ;
Et l'homme découvre alors qu'il n'est pas seul à habiter,
Mais l'une des voix d'une polyphonie plus vaste.

La faille protège cet autrement humain contre les anciennes
idoles,
Celles du pouvoir, de la maîtrise et du dépassement ;
Elle retire au sommet son privilège exclusif,
Pour rendre leur dignité aux chemins ordinaires ;
Le jardin devient aussi précieux que les grandes conquêtes,
Une présence fidèle plus décisive qu'une victoire ;
Le noyer qui grandit lentement dans la lumière des années,
Enseigne parfois davantage qu'un empire ;
Et la simple attention portée à ce qui nous entoure,
Ouvre plus de profondeur que bien des ambitions.

Le tragique demeure pourtant au cœur de cette transformation,
Car l'autrement humain n'abolit aucune blessure ;
Les absences continuent d'habiter les paysages aimés,
Les morts de marcher silencieusement dans la mémoire ;
L'inaccompli accompagne toujours les chemins de l'esprit,
Et le sans-lieu veille sous chaque demeure ;
Mais quelque chose change dans la manière d'accueillir cela :
Le manque cesse d'être une faute à réparer ;
Il devient la condition même d'une ouverture,
Grâce à laquelle le monde demeure habitable.

Peut-être l'autrement humain est-il l'un des fruits les plus
discrets de la faille,
Cette sagesse fragile qui ne cherche plus à dépasser la terre ;
Le passant s'assied sous un arbre au bord du chemin,
Et le simple bruissement des feuilles lui suffit ;
Le merle chante dans la pénombre du soir naissant,
Et son chant ouvre davantage qu'un discours de victoire ;

L'esprit renonce à régner pour apprendre à écouter,
Et découvre dans cette dépossession une richesse nouvelle ;
Alors dans la faille ouverte entre l'homme et le surhumain,
Apparaît lentement le visage de l'autrement humain.

LA FAILLE ET L'ORIGINE

Bien des hommes cherchent l'origine derrière eux dans le passé,
Comme un lieu perdu qu'il faudrait retrouver un jour ;
Ils tournent leur regard vers les paysages de l'enfance,
Vers les maisons anciennes et les chemins disparus ;
Ils imaginent une source demeurée intacte dans le temps,
Attendant silencieusement leur retour ;
Mais la faille ouvre une compréhension plus profonde,
Où l'origine cesse d'être un commencement révolu ;
Car ce qui nous fonde ne demeure pas derrière nous,
Il accompagne obscurément chacun de nos pas.

La rivière n'abandonne jamais tout à fait sa source,
Même lorsqu'elle traverse les plaines les plus lointaines ;
L'eau qui coule vers la mer porte encore en elle,
La mémoire vivante des hauteurs où elle naquit ;
De même le passant emporte les chemins qu'il quitte,

Sans les transporter comme un fardeau ou un souvenir ;
Ils deviennent une profondeur mêlée à sa présence,
Une fidélité silencieuse dans son devenir ;
Ainsi l'origine voyage avec ce qui s'éloigne d'elle,
Comme une lumière discrète au fond du mouvement.

La faille protège cette origine contre les nostalgies du retour,
Car revenir n'est jamais retrouver ce qui fut ;
Les villages changent sous la marche des saisons,
Les visages sous le travail patient des années ;
Et celui qui revient vers ses terres anciennes découvre,
Qu'elles ont poursuivi leur route sans lui ;
Mais l'origine n'habite pas seulement ces lieux visibles,
Elle demeure dans la manière même d'habiter le monde ;
Comme une source souterraine accompagnant la rivière,
Sans jamais réclamer d'être retrouvée.

Le tragique réside dans cette impossibilité du retour véritable,
Dans cette distance qui sépare toujours de ce qui fut ;
L'enfance accompagne le vieillard sans pouvoir renaître,
Les morts demeurent présents sans revenir parmi les vivants ;
Et l'origine elle-même se transforme dans le devenir,
Comme l'arbre grandit sans quitter sa propre graine ;
Rien n'est conservé dans l'identité de son commencement,
Et pourtant rien n'est entièrement abandonné ;
Le monde avance en portant ses propres profondeurs,
Comme la rivière emporte avec elle son premier jaillissement.

Peut-être l'origine est-elle l'un des noms les plus secrets de la
faille,

Cette présence qui demeure sans jamais se fixer ;
Le merle porte dans son chant plus que le chant lui-même,
Le noyer dans ses branches plus que l'année présente ;
Le passant dans sa marche davantage que ses pas visibles,
Et l'esprit dans son devenir plus que ses pensées ;

Ainsi ce qui nous fonde ne cesse pas de nous accompagner,
Même lorsque nous croyons nous en être éloignés ;
Et dans la faille ouverte entre le commencement et la route,
L'origine poursuit silencieusement son avènement.

LA FAILLE ET LE SINGULIER

Bien des hommes parlent de l'homme, du monde et de la vie,
Comme s'il existait quelque essence commune à toute chose ;
Ils cherchent dans l'universel une demeure rassurante,
Où les différences pourraient enfin se dissoudre ;
Mais la faille ouvre une autre profondeur dans le réel,
Où chaque être apparaît dans son irréductible présence ;
Le merle n'est pas l'oiseau, la pierre n'est pas la matière,
La rivière n'est pas l'eau qui traverse son lit ;
Chacun advient selon une manière qui lui appartient,
Et que nul concept ne parvient entièrement à contenir.

Le singulier ne désigne pas ce qui serait isolé du monde,
Comme une île perdue dans la dispersion des êtres ;
Il naît au contraire au cœur même des relations,
Comme une voix dans la profondeur d'une polyphonie ;
La pierre reçoit la pluie, le vent et la lumière,

Le merle les saisons, l'arbre les mouvements du ciel ;
Partout les êtres se rencontrent et se traversent,
Sans jamais renoncer à ce qui les rend uniques ;
Ainsi le singulier ne s'oppose pas au devenir,
Il est la manière dont le devenir prend visage.

La faille protège cette singularité contre les grandes réductions,
Contre tout ce qui voudrait fondre les êtres dans l'identité ;
Elle maintient une distance au cœur de chaque présence,
Une réserve qui empêche la clôture et l'assimilation ;
Le visage aimé demeure plus vaste que l'amour lui-même,
L'arbre plus profond que l'image que l'on en garde ;
Et même l'esprit ne coïncide jamais avec lui-même,
Parce qu'il demeure ouvert à ce qu'il peut devenir ;
Partout la faille préserve une part d'inépuisable,
Grâce à laquelle chaque être demeure singulier.

Le tragique réside dans cette impossibilité de coïncider,
Dans cette distance qui habite toute existence ;
Nul ne devient jamais pleinement ce qu'il est appelé à être,
Nul ne rejoint totalement sa propre profondeur ;
Mais cette absence d'achèvement n'est pas une défaite,
Car elle protège le mouvement même du devenir ;
Ce qui serait accompli une fois pour toutes cesserait de croître,
Comme un arbre qui n'aurait plus rien à déployer ;
Le singulier demeure vivant parce qu'il reste ouvert,
Et ouvert parce qu'il ne se possède jamais entièrement.

Peut-être le singulier est-il la pierre angulaire du devenir,
Ce par quoi le monde échappe aux abstractions qui l'aplatissent ;
Le merle chante selon une voix qui n'appartient qu'à lui,
La rivière suit un cours que nul autre ne reproduira ;
Le passant traverse le monde selon une marche unique,
Et l'esprit selon un chemin que nul ne peut reprendre ;
Ainsi chaque être devient la source de sa propre manière,

Sans jamais cesser d'appartenir à la profondeur commune ;

Et dans la faille ouverte entre l'unique et l'universel,

Le singulier veille sur l'inépuisable du monde.

LA FAILLE ET LA BRAISE

Lorsque les grands discours se sont enfin retirés dans l'ombre,
Lorsque les certitudes ont perdu leur éclat d'autrefois ;
Lorsque les chemins eux-mêmes semblent disparaître dans la
nuit,

Et que les voix familières se taisent une à une ;
Il demeure parfois quelque chose que rien n'explique,
Une lueur presque invisible sous les décombres du temps ;
Ni flamme triomphante, ni soleil levant sur les ruines,
Mais une chaleur discrète obstinée à persister ;
Et la faille veille souvent sur cette présence fragile,
Comme la terre obscure sur le feu qu'elle recouvre.

Bien des hommes ne regardent que les flammes éclatantes,
Les embrasements capables d'illuminer les horizons ;
Ils admirent ce qui conquiert, ce qui rayonne et s'impose,
Ce qui paraît vaincre la nuit par sa seule puissance ;

Mais la braise appartient à une autre fidélité,
Elle ne cherche ni à régner ni à convaincre ;
Elle demeure dans l'effacement de sa lumière,
Comme une mémoire de feu au cœur de la cendre ;
Et c'est souvent lorsque tout semble consumé,
Que sa présence secrète révèle sa profondeur.

La faille protège cette braise contre les vents de l'oubli,
Car elle sait que les plus grandes choses naissent parfois ainsi ;
Le chant du merle survit longtemps dans le silence du soir,
L'absence dans certains paysages de la mémoire ;
L'origine accompagne la rivière jusque dans l'estuaire,
Et la joie tragique demeure sous les blessures du monde ;
Partout quelque chose continue sans se montrer,
Comme une source poursuivant son chemin sous la terre ;
Et ce qui semblait disparu dans la nuit du devenir,
Travaille encore silencieusement dans l'obscur.

Le tragique lui-même ressemble parfois à une braise,
Non à une plainte interminable contre ce qui manque ;
Mais à une fidélité maintenue dans l'inaccompli ;
Les morts ne reviennent pas et les chemins se dispersent,
L'enfance ne renaît pas sous les arbres du passé ;
Le sans-lieu demeure sous toutes les demeures humaines ;
Et pourtant quelque chose consent encore à la marche,
À la lumière fragile des rencontres et des saisons ;
Comme si le monde refusait de se refermer sur sa perte,
Et gardait ouverte une profondeur plus ancienne.

Peut-être la braise est-elle le dernier visage de la faille,
Non parce qu'elle conclurait le chemin mais parce qu'elle le
veille ;

Le merle dort dans l'arbre obscur du crépuscule,
Mais son chant habite encore la fraîcheur du jardin ;
Le passant poursuit sa route dans l'épaisseur de la nuit,
Guidé moins par une lumière que par une présence ;

L'esprit porte en lui ce qui ne cesse de renaître,
Sans jamais redevenir flamme ni retourner à l'origine ;
Et dans la faille ouverte entre la cendre et le feu,
La braise continue de luire contre l'oubli du monde.

LA FAILLE ET L'ESPRIT

Bien des hommes ont parlé de l'Esprit comme d'une lumière,
Descendant sur le monde depuis quelque hauteur invisible ;
Ils l'ont imaginé semblable à un principe souverain,
Ordonnant les êtres dans une unité supérieure ;
Mais la faille révèle une autre manière de le comprendre,
Plus proche du vent que du trône ou de la couronne ;
L'Esprit ne règne pas sur les choses qu'il traverse,
Il circule discrètement dans leur devenir ;
Et rien ne permet de le séparer entièrement,
Des voix singulières à travers lesquelles il paraît.

Car l'Esprit ne séjourne dans aucune forme définitive,
Pas davantage dans un peuple que dans une doctrine ;
Il accompagne les chemins qu'empruntent les vivants,
Comme une rivière accompagne les vallons qu'elle traverse ;
Le merle participe à sa manière à cette circulation,

L'arbre dans sa croissance, la pierre dans son silence ;
Et l'homme lui-même n'en reçoit jamais la totalité,
Mais seulement une lumière accordée à sa présence ;
Ainsi l'Esprit ne supprime pas les différences,
Il leur permet d'habiter une profondeur commune.

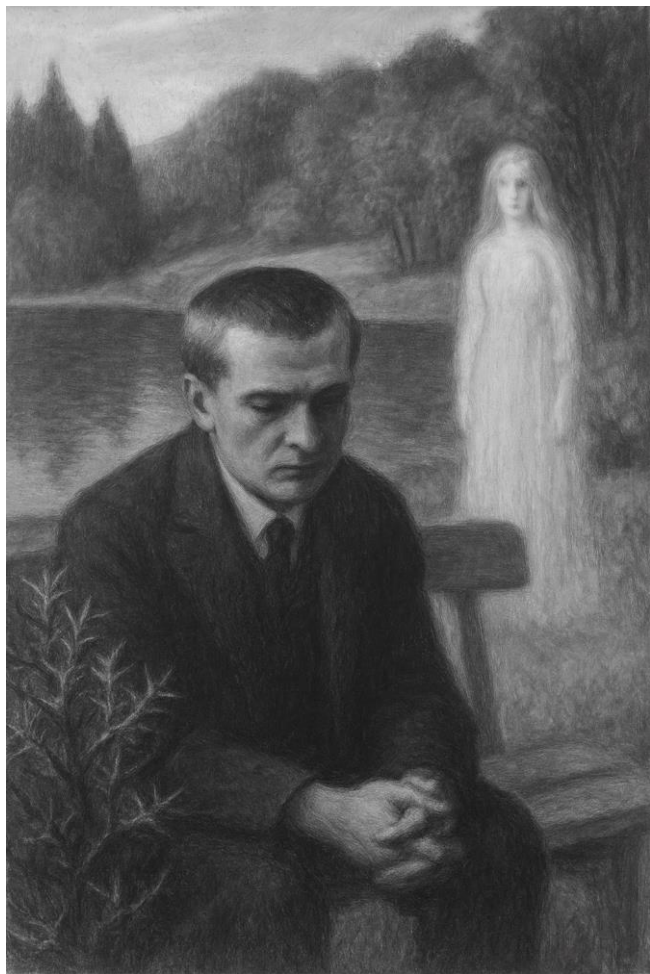
La faille protège cette circulation contre les clôtures,
Car toute clôture transforme l'Esprit en possession ;
Les systèmes veulent souvent le retenir dans leurs concepts,
Les religions dans leurs dogmes, les peuples dans leur histoire ;
Mais l'Esprit se retire dès qu'on prétend l'enfermer,
Comme l'eau vive disparaît sous la pierre qu'on lui impose ;
Il préfère les passages aux frontières définitives,
Les seuils aux demeures fermées, les chemins aux murailles ;
Et c'est pourquoi il trouve dans la faille un abri,
Où rien ne peut l'immobiliser durablement.

Le tragique réside dans l'impossibilité d'un Esprit accompli,
Dans le fait qu'aucune voix ne peut le contenir ;
Chaque être en reçoit un éclat sans recevoir l'ensemble,
Comme chaque étoile reflète une part de la nuit ;
Le passant demeure fidèle à une route inachevée,
Le merle à un chant qui ne possède pas son origine ;
Et même la communauté des vivants reste ouverte,
À ce qui lui manque encore pour devenir davantage ;
Ainsi l'Esprit grandit dans cette incomplétude même,
Comme la spirale grandit dans l'absence de sommet.

Peut-être l'Esprit n'est-il rien d'autre que cette polyphonie,
Lorsqu'aucune voix ne cherche à devenir la seule voix ;
Le merle chante depuis sa propre faille de merle,
L'arbre depuis son silence, le passant depuis sa marche ;
Et l'homme depuis cette blessure qui l'empêche de coïncider ;
Partout des singularités répondent à d'autres singularités,
Sans jamais se fondre dans une unité sans visage ;

L'Esprit circule alors comme une lumière entre les braises,
Non pour abolir leurs différences mais pour les faire luire ;
Et dans la faille ouverte du monde poursuit son avènement.

POLYPHONIE NOCTURNE



AVANT-PROPOS

La polyphonie de la faille

La polyphonie n'est pas la réponse au tragique. Elle n'est ni son remède ni sa rédemption : elle en est la forme respiratoire, la persistance dans la fracture. Là où tout discours de maîtrise s'effondre, là où la lumière du sens s'éteint, elle fait entendre non pas un chant d'unité retrouvée, mais le souffle encore vivant des dissonances.

Le tragique, tel qu'il s'éprouve ici, n'est pas un accident du monde, mais sa texture même. Il n'exprime pas une opposition entre bien et mal, destin et liberté, mais la condition d'un être livré à sa propre ouverture : un être en qui tout se divise pour pouvoir respirer. C'est pourquoi la polyphonie ne vient pas *après* le tragique, elle est le tragique rendu habitable. Elle ne le nie pas : elle y séjourne.

1. Le tragique comme pluralité interne

Dans *Polyphonie Trakl*, le frère avance au milieu des voix, non pour les dépasser, mais pour apprendre à marcher avec elles.

Chaque voix, qu'elle soit pierre, buisson, lune, ange ou souillure, porte une part du monde fracturé. Toutes parlent depuis une faille : fissure de la mémoire, de la chair, de la parole.

Ce n'est pas l'unité qui naît de cette multiplicité, mais une coexistence sans synthèse. Le monde ne se répare pas ; il s'énonce dans sa ruine. Les voix ne se contredisent pas pour être conciliées, mais pour révéler que le sens se disperse et que cette dispersion est déjà forme de vie. Ainsi, la polyphonie ne vient pas combler la faille : elle la fait résonner.

2. La parole du monde blessé

La polyphonie de la faille suppose que le monde lui-même parle. Non plus un monde harmonieux, ordonné, hiérarchisé mais un monde blessé qui trouve dans sa blessure la condition de son dire. Chaque élément, la pierre, le vent, la nuit, la cendre, devient bouche d'ombre, fragment d'un langage primordial qui ne cherche pas à se refermer.

C'est là le passage essentiel : la parole cesse d'être propriété humaine. Elle devient le souffle du monde, circulant entre les

êtres et les choses, traversant la matière et la mémoire. Le frère, dans ce cadre, n'est plus sujet de l'histoire : il est médium de la faille, celui par qui les fractures du réel se font audibles. Ainsi s'instaure une éthique du tragique : parler non pour posséder, mais pour écouter le murmure du brisé.

3. De la douleur à la veille

Dans *Veille sur la braise*, la polyphonie se transforme en veille. La douleur du monde ne disparaît pas, mais elle change de rythme : elle devient souffle partagé, flamme ténue conservée dans la cendre. La veille n'attend rien. Elle ne cherche pas l'aube, elle garde la nuit. C'est le tragique transposé de l'événement à la durée, le passage du cri au souffle obstiné.

La polyphonie, dans ce sens, est la voix même de cette veille. Chaque veilleur, chaque être, chaque chose souffle sur la braise de l'autre. Non pour rallumer le feu, mais pour empêcher qu'il ne s'éteigne tout à fait. C'est la solidarité silencieuse des failles : l'art

de respirer ensemble dans l'obscurité. Le tragique ne se résout pas : il se transmet sous forme de chaleur.

4. La polyphonie comme éthique du devenir

Ce qui s'esquisse ici n'est plus seulement une forme poétique : c'est une éthique du devenir tragique. Être fidèle à la faille, c'est renoncer à toute synthèse rassurante, à toute lumière définitive. C'est accepter que la vérité soit plurielle, vacillante, intermittente. C'est apprendre à habiter le tremblement, à reconnaître dans la parole de l'autre une fissure de soi.

La polyphonie n'abolit pas la solitude, elle l'ouvre à d'autres solitudes. Elle fonde une communauté non de croyants ou de sauvés, mais de veilleurs, de porteurs de braises, unis non par la lumière, mais par la conscience de la nuit. Ainsi, la polyphonie n'est pas l'opposé du tragique : elle en est l'exercice spirituel.

5. L'ultime silence : la cendre

Dans *Cendre*, le tragique atteint sa limite : la parole s'efface, le souffle se tait. La cendre ne promet rien, elle ne recèle ni étincelle ni rédemption. Mais c'est précisément là que s'éprouve la dernière fidélité : rester présent même quand tout s'éteint, regarder le réel dans sa nudité grise, sans fuir vers le sens ni le salut.

La cendre n'est pas l'échec de la polyphonie, mais son achèvement muet : le moment où toutes les voix, ayant parlé, se déposent en poussière commune. La communauté des vivants devient poussière et c'est encore une forme d'unité, non spirituelle, mais matérielle, humble, terrestre.

6. La polyphonie comme demeure du tragique

Ainsi comprise, la polyphonie n'est ni réconciliation ni dépassement : elle est la demeure du tragique, sa respiration lente, son espace d'écoute. Le monde y persiste dans sa fracture, mais cette fracture devient passage. Le tragique, au lieu de détruire, engendre une manière de vivre : une façon de se tenir

au bord du gouffre sans s'y effondrer, de respirer encore au milieu du silence, de faire du multiple la forme visible de la fidélité à l'être.

La polyphonie n'est pas la guérison du tragique, elle est sa musique intérieure, le chant de ce qui ne se répare pas, mais se partage dans la nuit.

Dans la veille, il demeure quelque chose à respirer. Le feu s'est retiré, mais il laisse dans la cendre une braise ténue, principe invisible d'un commun fragile. Les veilleurs ne cherchent pas la lumière : ils gardent le souffle. Ils ne croient pas au salut, mais ils consentent à une présence sans promesse.

Ainsi se fonde la communauté d'Esprit : non un corps mystique, mais un souffle partagé, circulant de faille en faille. L'Esprit n'y descend pas du ciel, il monte du gouffre. Il ne rachète rien, il relie. Sa lumière n'est pas transfigurante, elle est infralumineuse, faite de chaleur, de lenteur, d'attention.

La veille ne transcende pas le tragique : elle le soutient dans sa durée. Elle ne cherche pas l'aube : elle protège la nuit. Elle n'abolit

pas la faille : elle la garde ouverte pour que l'Esprit y respire encore.

C'est la spiritualité du tragique, non pour s'échapper du monde, mais pour en habiter la fracture.

SCENE 1

DANS LA FORET

*La nuit vient de tomber let le frère arpenté lentement un chemin
pierreux (tout commence par un monologue ; le chemin lui répond
; il arrive devant le buisson épineux et s'assied sur un rocher
mousseux ; un ange sort du buisson ; la lune dans le ciel est
blafarde ; la souillure (de sa sœur) lui revient à l'esprit en parlant ;
la nuit tente de le réconforter.*

CYCLE 1

Le frère (à lui-même)

Sous la voûte de feuillage où la nuit se tisse lentement, je
marche,

Le gravier craque sous mes pas comme s'il voulait me retenir,

L'air froid s'infiltré dans mes vêtements comme un vieil ami
importun,

Je compte les pierres qui m'assaillent, comme autant de pensées

éparses,

Les branches au-dessus murmurent des phrases dont j'ignore la

fin,

Chaque pas me conduit vers un lieu que je crains et désire à la

fois,

Mon souffle devient lourd, comme lesté par un souvenir qui

revient,

Et le silence alentour se penche sur moi comme une main

invisible.

Le chemin (au frère)

Je te porte depuis l'enfance, et pourtant tu doutes de ma

fidélité,

Mes pierres sont rudes, mais elles savent la douceur du retour,

Chaque tournant que j'offre est un visage ancien qui se souvient,

J'ai vu tes larmes tomber sur moi comme la pluie d'un soir

d'orage,

J'ai recueilli tes hésitations, tes colères, tes gestes sans but,

Je t'ai vu fuir et revenir, toujours pris au filet de mes détours,
Car mes pierres savent, mieux que toi, où mène ton errance,
Et elles t'attendent au bout, patientes comme des gardiennes
muettes.

Le buisson épineux (à lui-même)

Mes branches se serrent les unes contre les autres pour taire
leur secret,
Elles gardent la mémoire de la douleur, celle qui pique et qui
déchire,
J'ai vu passer le vent et les mains qui voulaient saisir,
Mais nul ne traverse mes lianes sans sentir leur morsure,
Je suis la frontière que la lumière n'ose pas franchir,
Et pourtant, en mon cœur, une porte s'ouvre sur l'invisible,
Les ombres s'y rassemblent pour écouter la plainte qui s'élève,
Et je tremble quand le pas hésitant s'arrête devant moi.

Le rocher mousseux (à la lune)

Sous la pâle veilleuse que tu dresses au-dessus des bois,
Je repose depuis des siècles, buvant la pluie et la rosée,
Ma surface verte a connu la caresse des mains fatiguées,
Et je sais offrir un asile à ceux qui ne savent plus marcher,
J'entends la lente respiration de la forêt dans mes fissures,
Les insectes y bâtissent leur royaume patient et minuscule,
J'ai vu les hommes poser leur tête et fermer les yeux,
Comme s'ils voulaient s'ensevelir dans mon silence humide.

L'ange (au frère)

Tu ne m'attendais pas, et pourtant je sors de la ronce et du sang,
Mes ailes ont le parfum âpre des nuits de contrition,
Je porte dans mes mains ouvertes un éclat de lumière sale,
Car la pureté absolue ne sert à rien aux âmes blessées,
Je suis venu non pour te sauver, mais pour t'écouter,
Pour recueillir tes paroles comme une pluie qui tombe à l'envers,
Et pour t'apprendre à regarder dans l'ombre sans en détourner

les yeux,

Car c'est là seulement que germe l'étrange fleur du pardon.

La lune blafarde (au buisson)

Je verse sur toi une lueur qui ne réchauffe rien,

Je caresse tes épines d'un doigt glacé, comme pour les compter,

Et j'y trouve toujours des gouttes anciennes qui ne sèchent pas,

Le ciel où je règne est vaste, mais je veille sur ta solitude,

Car je sais que nul ne te franchit sans se perdre un peu,

J'aime ton immobilité, ta patience de bête accroupie,

Et dans mes reflets froids, tu deviens presque argent pur,

Comme si la douleur elle-même pouvait être un bijou figé.

La souillure (au frère)

Je suis le souvenir que tu ne voulais plus respirer,

Mais qui se glisse encore dans tes rêves comme une fumée,

Je porte l'odeur des draps froids et des larmes nocturnes,

Et je m'installe dans ta voix quand tu parles d'elle,

Tu as beau recouvrir ma trace de mots ou de prières,
Je demeure au fond de ton regard, derrière les paupières closes,
Et je me ris de tes tentatives pour m'effacer,
Car je sais que c'est moi qui donne sens à ton errance.

La nuit (au frère)

Ne crains pas mes ténèbres, elles ne sont pas faites pour t'avaler,
Elles sont l'étoffe douce où ton cœur peut enfin se reposer,
Je t'offre un refuge où les formes s'effacent pour que l'âme
respire,
Je t'enveloppe dans une obscurité qui n'est pas vide, mais
pleine,
Pleine de murmures anciens, de pas lointains, de souvenirs
apaisés,
Je sais que la douleur te suit comme une ombre jalouse,
Mais en mon sein, elle se dissout lentement, comme un nuage
dans l'eau,
Et je te rends au matin plus léger, même si tu l'ignores encore.

CYCLE 2

La nuit (au buisson)

Sous ton couvert d'épines, je verse une obscurité profonde et
souple,
Je t'offre un abri où le vent ralentit et où la douleur se pose,
Tes branches se referment comme des doigts sur un secret
ancien,
Et je les entoure de mon silence qui apaise et effraie à la fois,
Je connais ton rôle : tu sépares, tu protèges, tu condamnes,
Mais sous mes ombres épaisses, tu deviens presque hospitalier,
Tes aiguilles ne blessent plus, elles caressent comme des plumes
sombres,
Et j'enveloppe ta garde farouche dans la lenteur de mon souffle.

La souillure (à elle-même)

J'habite la mémoire comme une tache qui refuse l'oubli,
Je respire dans l'obscurité où nul ne me voit vraiment,

Mon parfum amer se mêle aux paroles qu'il ne dit pas,
Je suis ce pli secret dans la voix, ce tremblement qui trahit,
Je ne cherche pas à revenir, je ne suis jamais partie,
Ma demeure est en lui, dans le creux exact de ses silences,
Je n'ai pas besoin de nom pour survivre à son rejet,
Car je sais que c'est moi qui retiens ses pas sur cette route.

Le chemin (au rocher)

Vieil ami immobile, je t'ai vu recueillir ses haltes fatiguées,
Tes mousses se souviennent de ses mains cherchant un appui,
Chaque fois que mes pierres l'usent, tu lui offres ta douceur
verte,
Tu bois sa sueur, tu portes ses coudes comme une offrande,
Moi, je le mène toujours plus loin, toi, tu le gardes un instant,
Nous travaillons ensemble, l'un pour l'user, l'autre pour le guérir,
Et dans ce pacte discret, nous tenons son corps et son âme en
équilibre,
Car ni toi ni moi ne pouvons le laisser tomber au néant.

La lune blafarde (au frère)

Je verse sur ton visage une lumière qui ne console pas,
Elle découpe tes traits comme un souvenir que l'on griffe,
Je vois tes yeux chercher dans mes reflets une route claire,
Mais je ne suis qu'un miroir glacé où se perdent les questions,
Je ne t'indique rien, je ne montre que ce qui est déjà là,
Les ombres que tu portes et que tu refuses de nommer,
Et dans mon éclat froid, elles se dressent comme des statues,
Car je ne réchauffe pas : je révèle ce que le jour cache.

L'ange (à la nuit)

Tu m'offres ton manteau pour dissimuler mes ailes froissées,
Et je marche dans ton ombre comme dans un cloître sans
portes,
Tes ténèbres sont plus douces que la lumière des hommes,
Elles m'enveloppent sans juger mes retards ni mes blessures,
J'écoute tes murmures glisser dans les branches comme des

psaumes,

Et j'y puise la force de rester près de lui sans l'effrayer,

Car je sais que ton noir profond est le seul écrin possible,

Pour le fragment de lumière que je porte et que je crains de perdre.

Le buisson épineux (au frère)

Je t'ai vu t'arrêter devant moi comme on bute sur un mur,

Tes yeux cherchaient une ouverture mais mes branches se sont refermées,

Je ne suis pas ton ennemi, seulement le gardien de ce qui brûle,

Mes épines ont senti ton souffle et la chaleur de ta peur,

J'ai gardé le silence pour que tu comprennes par toi-même,

Que nul ne traverse sans accepter une part de douleur,

Je suis la porte qui pique et qui saigne avant de s'ouvrir,

Et tu devras poser tes mains nues sur moi pour passer.

Le rocher moussieux (à lui-même)

Je repose dans ma fatigue minérale, immuable et humide,
J'ai vu les saisons m'user sans jamais m'arracher à la terre,
Les mousses qui me couvrent sont la mémoire des siècles
passés,
Et chaque pas qui vient vers moi porte une histoire différente,
Je ne bouge pas, mais je sais accompagner le poids des corps,
J'offre ma fraîcheur à ceux que la marche épuise,
Et dans mon immobilité, je deviens parfois un oreiller pour
l'âme,
Car je sais que le repos est un langage que les pierres parlent
bien.

Le frère (au chemin)

Vieil ami pierreux, tu as bu mon sang plus d'une fois,
Et pourtant je reviens sur ta peau grise comme sur un autel,
Je te connais par cœur mais chaque pas me surprend encore,
Tu changes de visage avec l'ombre, avec la pluie, avec la nuit,
Et c'est peut-être pour cela que je ne t'abandonne pas,

Car tu es le seul à ne pas mentir sur la distance à parcourir,
Tu me fatigues, mais tu ne me trompes jamais,
Et dans ton silence dur, je trouve un écho à ma propre
endurance.

SCENE 2

DANS LE PARC DU CHÂTEAU ABANDONNE PUIS SUR LES BORDS DE L'ETANG

CYCLE 1 : DANS LE PARC DU CHÂTEAU

Il traverse le parc en vue rejoindre l'étang au bord du moulin ; il marche lentement en méditant puis s'arrête devant la statue d'un dieu effritée par temps, la statue lui répond ; il s'avance un peu encore jusqu'à une source où il s'abreuve et la source s'adresse à lui ; ensuite apparait dans l'eau de la source le visage de la sœur ensanglanté qui s'adresse à lui ; il se relève et bientôt croise une ombre qui converse avec un ange de pierre ; il tente de s'immiscer mais l'ombre disparaît et c'est l'ange statufié qui s'adresse à lui ...

Le frère (à lui-même)

Je marche entre les allées rongées d'herbes hautes et de ronces,

Les pierres disjointes des bordures se couchent sous mes pas
lents,
L'air du soir porte une odeur d'eau croupie et de feuilles
pourries,
Chaque pas soulève un silence épais, comme un drap oublié,
Les arbres malades penchent leur tronc vers moi comme pour
écouter,
Et la façade du château, là-bas, se fissure dans la nuit qui tombe,
Je sens dans mes mains un poids ancien que je ne peux déposer,
Et mes yeux cherchent au loin un éclat d'eau, promesse d'un
apaisement.

La statue du dieu effritée (au frère)

Je fus jadis dressé ici pour porter l'orgueil d'un autre temps,
Mes traits étaient nets, mes yeux ouverts, ma bouche parlait au
vent,
Les pluies acides et les hivers cruels ont mangé ma chair de
pierre,
Je suis devenu le témoin muet des pas rares qui me frôlent,

Mais je te vois, toi qui passes, et je sais lire ta fatigue,
Car ma propre ruine est sœur de tes blessures intérieures,
Approche-toi : je n'ai plus de pouvoir, seulement une mémoire
ébréchée,
Mais elle suffit pour reconnaître en toi l'ombre d'un exil ancien.

La source (au frère)

Bois, voyageur, même si mes eaux portent le goût des racines
mortes,
Je suis la bouche de la terre, ouverte dans la pierre du jardin,
J'ai vu tant de lèvres trembler en se penchant sur mon miroir,
Mes rumeurs souterraines parlent de chambres obscures et de
pierres froides,
Je te donne à boire, mais aussi à réfléchir dans ma transparence
trouble,
Car celui qui s'abreuve de moi repart avec un peu de ma
patience,

Je suis lente, je suis profonde, je ne connais pas la hâte,
Et j'accueille même les visages que l'on croyait perdus.

Le visage de la sœur ensanglantée (au frère)

Me reconnais-tu, ou préfères-tu voir dans mon image une
étrangère ?

Mon front porte la coupure où ton silence m'a laissée seule,
Mes yeux cherchent encore les tiens comme une rive
introuvable,

Et mes lèvres ont le goût de la terre où je me suis effondrée,
Tu m'as portée dans ton cœur, mais sans jamais m'y regarder,
Et moi je suis restée dans cette eau, prisonnière de ton refus,
Viens, approche, et ose plonger tes mains dans mon sang
immobile,
Pour savoir enfin si tu veux me sauver ou m'oublier.

L'ombre (à l'ange de pierre)

Nous voilà encore à partager la garde de ce lieu défunt,

Toi figé dans ton geste, moi mouvante dans la brume basse,
Tu portes une épée qui ne tranchera plus jamais rien,
Et moi, je glisse entre les murs et les troncs, sans prise ni poids,
Mais ensemble, nous veillons sur les secrets de ces allées
désertes,
Car chaque pierre, chaque feuille est un souvenir enchaîné,
Et c'est dans notre silence que le parc respire encore,
Même si personne ne nous regarde vraiment.

L'ange de pierre (au frère)

Tu as voulu parler à l'ombre, mais elle n'est plus qu'un souffle,
Moi je reste, lourd et muet, condamné à mon piédestal glacé,
Mes yeux sculptés voient, mais ils ne peuvent se fermer,
Et mes mains éternelles tiennent une offrande qui ne se fane
pas,
Je sais les crimes et les douleurs qui circulent encore ici,
Et je reconnais sur ton visage le sceau des longues marches,
Approche, et sens sous mes doigts de pierre un frisson étrange,

Car même l'immobile sait parfois trembler devant l'histoire des hommes.

CYCLE 2 : ARRIVEE A L'ETANG

Le frère continue de méditer en avançant (monologue) et c'est un arbre témoin de ce qui s'est passé qui lui répond ; puis c'est leur de l'étang de répondre à l'arbre comme pour mettre en doute son témoignage mais un oiseau nocturne confirme les dires de l'arbre (la souillure de la sœur) ; à ce moment surgit la bête hors des eaux de l'étang et s'adresse à tous avec fureur et cruauté ; la bête replonge dans l'eau et le frère entend dans le lointain le bruit de la roue du moulin (qui parle) ; un feu lui dans la nuit sombre et il s'en approche : le feu s'adresse à lui et le frère lui répond que s'il pense avoir tout consumé une braise demeure sous ses cendres. A ce moment surgit de l'ombre un homme en noir, il a du sang sur ses mains : il s'adresse au frère (je n'ai fait que profiter de sa candeur, de sa faiblesse, mais il n'y a pas si grand mal après tout, en plus elle n'a pas résisté) ; l'homme en noir poursuit sa route et le frère entame un nouveau monologue empreint de tristesse, de désespoir, sombre, noir ; revient l'oiseau de nuit qui s'adresse à lui

*: pourquoi rester ici encore et te torturer, retourne plutôt vers les
lieux de ton enfance (et le frère s'en va) ...*

Le frère (à lui-même)

La nuit s'épaissit, et mes pas pèsent comme s'ils s'enfonçaient
dans l'eau,
Chaque souffle que je prends sent la vase et les algues pourries,
Je cherche dans l'ombre un éclat qui me détournerait de mes
pensées,
Mais tout autour de moi n'est qu'attente et mémoire figée,
Les arbres se penchent comme pour m'écouter parler tout bas,
Et mon cœur bat avec lenteur, comme s'il redoutait la vérité,
Car je sais que l'étang, là-bas, garde ce que je ne peux nommer,
Et que la nuit entière se referme pour m'obliger à l'affronter.

L'arbre témoin (au frère)

Je t'ai vu venir bien avant que tes pas ne touchent mon ombre,
Car mes racines plongent dans les secrets que tu redoutes,

J'ai entendu les cris étouffés, j'ai senti la lutte et la chute,
J'ai vu les mains, j'ai vu le sang, j'ai vu l'eau se refermer,
Et depuis, mes branches portent ce fardeau comme un poids
d'hiver,
Chaque feuille qui tombe répète ce souvenir dans le vent,
Je ne peux pas mentir : c'est ici que tout s'est brisé,
Et toi, frère, tu sais que je dis vrai.

L'étang (à l'arbre)

Tu parles comme si tes yeux pouvaient traverser mon eau noire,
Mais ce que je garde n'est pas ton affaire, vieille racine,
Les reflets mentent, les profondeurs taisent ce qui les habite,
Et nul ne peut dire avec certitude ce qui s'y est vraiment passé,
Car je suis le gardien du doute et du murmure englouti,
Je noie les cris et j'efface les gestes dans ma vase épaisse,
Je ne livre rien aux vivants qui m'interrogent,
Et même toi, arbre, tu n'as vu qu'un éclat trompeur.

L'oiseau nocturne (à l'étang)

Tu peux bien couvrir de silence la vérité qui te ronge,
Mais moi je volais bas, ce soir-là, entre tes rives sombres,
Et j'ai vu la jeune chair tressaillir dans un dernier sursaut,
J'ai entendu le souffle rompu et le sang se mêler à l'eau,
Tes mensonges sont profonds, mais mes ailes vont plus loin que
toi,
Je crie encore cette nuit dans le froid des branches mortes,
Car ce qui s'est passé ici ne peut être lavé,
Et même ton eau trouble ne saura l'effacer.

La bête (à tous)

Assez de vos demi-vérités et de vos plaintes inutiles,
C'est moi qui ai senti la peur se répandre dans mes flots,
J'ai bu le sang, j'ai goûté la chair, j'ai gardé les os,
Et je garde en moi le parfum de cette proie docile,
Je suis la gueule qui s'ouvre quand les yeux se ferment,
Je ne crains ni vos cris ni vos prières muettes,

Car je suis la fin qui ne s'excuse pas,
Et je replonge maintenant, repu de vos silences.

La roue du moulin (au frère)

De loin, je tourne encore dans l'eau sombre, mais sans éclat,
Mes pales grincent comme des dents dans un rêve mauvais,
Je me souviens d'avoir rythmé les jours clairs et les matins vifs,
Mais désormais je bats la nuit d'un mouvement inutile,
Je parle en cercles, comme ton cœur qui ne sait plus avancer,
Et je reste ici, immobile dans mon éternel retour,
Tandis que l'eau m'entraîne sans que je m'échappe jamais,
Comme toi, frère, prisonnier d'un passé qui gronde encore.

Le feu (au frère)

Regarde comme je m'élève, déchirant l'ombre autour de moi,
J'ai tout brûlé : le bois, les feuilles, la mémoire, les visages,
Il ne reste plus rien que ma danse rouge et mes cendres noires,
Je suis le rire sec qui dévore et ne laisse que la poussière,

Approche-toi, je te réchaufferai même dans ta douleur,
Car je n'ai pas d'âme, seulement la faim d'engloutir,
Et je n'épargne rien de ce qui respire,
Pas même ce qui te tient debout encore.

Le frère (au feu)

Tu crois avoir tout consumé, mais tu ignores la braise,
Elle vit sous tes cendres, invisible et patiente,
Elle garde la chaleur de ce qui ne s'est pas éteint,
Et parfois, au moindre souffle, elle renaît plus vive que toi,
Tu n'es qu'un passage, une fureur qui se croit éternelle,
Moi, je connais la flamme discrète qui survit à l'orage,
Et je sais qu'elle brûlera encore, même après ta disparition,
Car certaines ardeurs ne meurent pas dans la fumée.

L'homme en noir (au frère)

Ne me regarde pas ainsi, comme si j'étais un monstre,
Je n'ai fait que profiter de sa candeur, de sa faiblesse,

Il n'y a pas si grand mal, crois-moi, dans cette histoire,
Elle n'a pas résisté, et ses yeux ne cherchaient pas à fuir,
C'est toi qui veux voir un crime dans ce qui n'était qu'un jeu,
Et moi je poursuis ma route sans m'encombrer de tes remords,
Car je ne garde rien, pas même son nom,
Je laisse tout cela derrière moi, dans l'eau noire.

Le frère (à lui-même)

Tout se resserre autour de moi comme une corde humide,
Je marche sans savoir si je veux avancer ou tomber,
Chaque pas est un poids qui me tire vers la boue,
Et mes mains vides ne savent plus quoi retenir,
La nuit m'absorbe et le froid me traverse comme un fil,
Je ne suis plus qu'un corps qui hésite entre cri et silence,
Et dans mes yeux, il n'y a plus d'horizon,
Seulement un cercle sombre qui m'enferme.

L'oiseau nocturne (au frère)

Pourquoi rester là à te torturer dans ce lieu maudit ?

Il n'y a rien à gagner à boire encore cette eau trouble,

Retourne vers les clairières de ton enfance,

Là où les murs n'avaient pas encore refermé leurs griffes,

Là où tes mains pouvaient toucher sans craindre de blesser,

Car ici, tout est clos et chaque souffle te dévore,

Pars, frère, avant que la nuit ne t'avale à son tour,

Et laisse ce passé s'enfoncer seul dans la vase.

SCENE 3

DANS LA COUR PUIS LE JARDIN DE L'ENFANCE

CYCLE 1 : LA COUR

Il parvint devant la vieille grille de la cour et la pousse lentement en méditant (monologue), la grille lui répond ; il pénètre dans la cour et depuis la chambre ouverte de la sœur il entend le piano qui lui parle ; répond depuis une autre fenêtre la mère dans sa chambre sombre ; et à la mère répond depuis une autre fenêtre le miroir duquel est sorti l'ombre de la sœur l'obligeant à se jeter comme mort dans un coin sombre (parole du miroir) ; il s'avance et pose son pied sur la 1ère marche de l'escalier glissant qui lui répond : non ce n'est pas moi qui conduit au lieu de ton enfance, je ne suis que l'escalier de ta propre chute ; à côté un rat répond, avec sarcasme à l'escalier : sa chute mais quand il descendait le soir, c'était pour me nourrir. Le clair de lune répond au rat qui finit par s'enfuir et le frère s'avance en direction du jardin de la sœur ...

Le frère (à lui-même)

J'écarte la grille comme on entrouvre un souvenir, à pas lents,
Le métal gémit sous ma main comme une bête que l'on réveille,
Et dans l'ombre qui s'ouvre, je sens la poussière du temps
ancien,
Chaque barre rouillée porte le sel des hivers passés,
Je pénètre dans la cour où les pierres boivent la nuit,
Les fenêtres éteintes me guettent comme des yeux clos,
Et mon pas hésite sur ce sol qui fut le théâtre de nos jeux,
Avant que l'ombre ne s'installe dans chaque recoin.

La grille (au frère)

Tu as longtemps tardé à revenir pousser mon corps tordu,
J'ai attendu tes mains, rouillant sous les pluies et les vents,
Je connais le poids de ceux qui franchissent mon seuil,
Et je sais distinguer les pas de joie des pas de peur,
Les tiens portent la lourde cadence des retours forcés,

Tu as changé, mais mon grincement te reconnaît encore,
Entre donc, voyageur des souvenirs qui blessent,
Car nul ne repart d'ici sans s'alourdir davantage.

Le piano (au frère)

Depuis la chambre ouverte où je repose sous la poussière,
Mes touches frissonnent encore du passage de ses doigts,
Je garde au fond de moi des accords suspendus comme des
larmes,
Et le soir, quand la brise passe, je joue pour personne,
J'ai vu sa silhouette se pencher, son souffle s'égarer,
Et ses notes se briser contre le silence de la maison,
Je ne t'en veux pas d'écouter mes plaintes muettes,
Car tu sais, toi aussi, ce que c'est que jouer pour l'absence.

La mère (au piano)

Assez de lamentations, vieil instrument inutile,
C'est moi qui ai veillé dans la chambre close, sans lumière,

J'ai entendu les pas, les voix, les pleurs derrière les murs,
Et j'ai choisi le silence comme on choisit un linceul,
Elle était ma fille et je ne l'ai pas sauvée,
Mes mains se sont figées sur mes genoux froids,
Je n'ai plus que des mots secs pour repousser le souvenir,
Car je ne veux pas que la douleur trouve ici un écho.

Le miroir (à la mère)

Et pourtant c'est par moi qu'elle est revenue,
J'ai ouvert mon ombre et son visage en est sorti,
Elle a franchi ma surface comme une eau glacée,
Et ses yeux, deux lames sombres, ont cherché celui du frère,
Je l'ai vue quitter ma prison pour hanter cette cour,
Et l'obliger à se jeter dans l'ombre comme un mort,
Car je sais faire plus que refléter : je délivre,
Et ce que je rends n'est jamais intact.

L'escalier glissant (au frère)

Ne pose pas ton pied en croyant retrouver le jardin d'antan,
Je ne mène pas aux rires anciens ni aux courses dans l'herbe,
Je suis l'échelle froide de ta propre dégringolade,
Chaque marche que tu foules te rapproche d'un sol plus dur,
Mes pierres mouillées n'ont connu que des descentes,
Et mes rampes sont les témoins d'accroches désespérées,
Tu ne trouveras pas l'enfance dans ma spirale,
Seulement la chute qui t'attend encore.

Le rat (à l'escalier)

Ta chute, dis-tu, mais quand il descendait le soir,
Ce n'était pas pour s'écraser mais pour me nourrir,
Je le voyais venir, le pas furtif, la main tenant un quignon,
Et moi, tapis dans l'ombre, je guettais sa charité maladroite,
Il ne glissait pas alors : il savait où poser ses pieds,
Pour ne pas me priver de ce festin silencieux,

Nous avons notre pacte dans la crasse et le froid,
Et c'est toi, escalier, qui ne comprends rien aux vivants.

Le clair de lune (au rat)

Fuis donc, petit prince des ordures, fuis mon éclat,
Car je vois dans tes yeux la lueur des greniers souillés,
Et je répands sur la cour une blancheur que tu ne supportes pas,
Je lave les pierres de mes doigts froids, je caresse les toits
fendus,
Les ombres fuient ma venue comme des voleurs pris au piège,
Et toi, rat, tu n'es rien face à ma clarté lente,
Car je sais éclairer jusqu'aux coins que tu crois à toi,
Et je suivrai le frère jusqu'au jardin de la sœur.

CYCLE 2 : LE JARDIN

Il entre dans le jardin toujours en méditant (monologue : j'aimerais tant la revoir, son visage rayonnant et sans la moindre blessure, ses yeux remplis d'avenir...) et c'est l'herbe tendre qu'il foule qui lui répond (sois patient, le bonheur finit toujours par revenir) ; il s'assied sur un banc de bois et lève les yeux au ciel, parmi toutes les étoiles une, plus brillante que les autres, s'adresse à lui ; ensuite le sureau abondant répond à l'étoile. Le clair de lune s'adresse de nouveau à lui (ne cherche pas au fond du ciel ce qui se trouve à ta portée, souvent ce qui nous est proche nous semble si lointain) ; il cesse de regarder vers le ciel et aperçoit à l'ombre du sureau un être de lumière : c'est la sœur, rayonnante comme seul un ange le peut, elle s'adresse à lui tendrement ; ensuite il se lève et se jette dans ses bras et lui murmure un chant empli de charme, de réconfort, de tendresse, d'émotion ...

Le frère (à lui-même)

J'aimerais tant la revoir, intacte, son visage sans ombre,
Ses yeux emplis d'avenir, d'un éclat pur et inaltéré,
Le sourire clair qui dissipait jusqu'aux soirs les plus lourds,
Sa voix montant dans l'air comme une source en fête,
Ses mains légères qui savaient guérir rien qu'en touchant,
Et la lumière qui l'entourait, douce comme un matin d'été,
Je voudrais la trouver là, dans ce jardin resté fidèle,
Où chaque fleur respire encore son souvenir intact.

L'herbe tendre (au frère)

Marche encore sur moi, je sens la lenteur de tes pas,
Et je garde l'empreinte de ton poids comme un serment,
Sois patient : le bonheur finit toujours par revenir,
Même si les hivers te semblent plus longs que les jours clairs,
Mes racines savent attendre, mes pousses savent renaître,
Et la pluie ne fait que nourrir ma verdure persistante,

Je suis le lit discret où se déposent les douleurs,
Pour les rendre au printemps sous forme d'un éclat neuf.

L'étoile brillante (au frère)

Parmi mes sœurs lointaines, je suis celle qui veille sur toi,
Je traverse les brumes et la distance pour toucher tes yeux,
Je suis petite, mais je perce la nuit comme une note juste,
Et j'ai vu ton visage bien avant que tu ne lèves la tête,
Ne crois pas que je t'oublie quand l'aube efface mes feux,
Car je reste là-haut, brûlant en silence pour toi seul,
Et je t'envoie, goutte après goutte, la lumière qui apaise,
Même si tu ne sais pas toujours la reconnaître.

Le sureau (à l'étoile)

Belle flamme du ciel, tu parles de lui comme d'un ami,
Mais moi je le touche chaque fois que son ombre me frôle,
Je lui donne le parfum lourd de mes fleurs en juin,
Et la fraîcheur de mon feuillage dans l'ardeur de l'été,

J'abrite ses pensées comme un toit vivant de verdure,
Et je sais qu'il revient toujours vers moi, même sans raison,
Car je garde en mon ombre les instants où tout se tait,
Et où son cœur se repose enfin sans crainte ni regret.

Le clair de lune (au frère)

Ne cherche pas au fond du ciel ce qui se trouve à ta portée,
Souvent ce qui nous est proche nous paraît si lointain,
Tu lèves les yeux vers les astres comme vers un salut,
Mais la chaleur que tu attends est déjà là, autour de toi,
Elle se glisse dans les choses simples, dans l'ombre familière,
Dans la caresse du vent qui connaît ton nom,
Et dans les visages que la mémoire n'a pas ternis,
Ouvre tes mains, frère, et laisse-les recevoir ce qui vient.

La sœur rayonnante (au frère)

Me voici, comme tu me voulais, sans ombre, sans blessure,
Mes yeux portent encore l'avenir que tu craignais perdu,

Ma voix est pleine du chant qui endort les vieilles douleurs,
Et mes mains ne savent que t'attirer contre moi,
J'ai traversé la nuit pour venir jusqu'à ton souffle,
Car je sais que ton cœur attendait l'instant de ma venue,
Tu n'as plus à marcher seul sur les pierres du passé,
Viens, et repose-toi dans la lumière que je garde pour toi.

Le frère (à la sœur, en la serrant)

Je me jette dans tes bras comme dans un berceau retrouvé,
Et mes lèvres murmurent un chant que je croyais perdu,
Il porte en lui la douceur des veilles d'autrefois,
Les promesses silencieuses des soirs au jardin,
La caresse des mots qui effacent la peur des lendemains,
Et le frisson discret de la tendresse qui guérit,
Je te donne tout ce que la route m'a laissé intact,
Et je sais qu'ici finit ma marche et commence notre paix.

NOTE D'INTENTION

Polyphonie de la traversée

Cette œuvre est née du refus d'un récit linéaire centré sur un seul point de vue. Le frère en est le traversant traversé car il n'est jamais seul : chaque étape de son chemin est habitée de voix, multiples, singulières, souvent inattendues. Ces voix ne sont pas de simples témoins : elles agissent, orientent, défient, confirment ou contredisent. Elles sont autant de forces en présence, égales à lui dans la construction de l'histoire.

Ici, l'univers parle. Les objets, les éléments naturels, les lieux, les souvenirs incarnés, les présences invisibles prennent la parole. Le monde extérieur cesse d'être un décor passif : il devient un chœur tragique éclaté, où chaque voix porte un fragment de vérité. Parfois elles se répondent, parfois elles se contredisent mais toutes participent à tracer la route du frère.

Nous avons brisé les codes : le centre narratif se démultiplie ; la frontière entre sujet et objet s'efface ; l'espace devient un

personnage à part entière. La poésie et la dramaturgie fusionnent, chaque strophe étant à la fois action et contemplation.

Cette polyphonie crée une forme inédite de progression : le frère avance, mais ce sont les voix autour de lui qui sculptent son voyage. Le récit se tisse non pas par accumulation d'événements, mais par la résonance de ces paroles, qui le contraignent à affronter ses ombres, jusqu'à la lumière finale, celle de la sœur retrouvée, intacte dans l'étreinte ultime.

Le résultat est une traversée où le visible et l'invisible cohabitent dans une même densité. Un récit qui ne raconte pas seulement l'histoire d'un homme, mais l'histoire d'un monde qui se raconte à travers lui.

DE LA FAILLE AU TRAGIQUE.

La faille n'est pas ce qui manque au monde, ni la blessure dont il faudrait espérer la guérison. Elle est le lieu mouvant depuis lequel toute parole devient possible. Rien ne parle depuis une totalité, rien ne s'exprime depuis une coïncidence parfaite avec soi-même. L'homme, l'arbre, la pierre, l'oiseau, la pluie, le silence lui-même prennent voix parce qu'ils demeurent exposés à ce qui les dépasse, les ouvre, les déplace.

C'est pourquoi la faille n'est pas un accident de l'être ; elle est sa condition tragique.

Le tragique ne désigne pas ici le malheur, ni le désespoir, encore moins une fascination pour la douleur. Il nomme cette impossible coïncidence par laquelle chaque être demeure toujours plus vaste que lui-même, séparé de ce qu'il cherche sans jamais pouvoir s'en abstraire. Nous n'habitons pas le tragique : nous habitons depuis lui.

Ainsi, le frère ne traverse pas le monde comme un héros guidant le récit. Il est le traversant traversé. À chacun de ses pas, le monde l'atteint autant qu'il le parcourt. Les voix qu'il rencontre ne lui répondent pas : elles parlent depuis la même faille. Elles ne possèdent aucune vérité définitive ; chacune n'en porte qu'un éclat fragile.

Le saule, la pluie, la pierre, la grenouille, le vent, le souvenir, la sœur, la cendre ou le silence ne deviennent donc pas des personnages. Ils retrouvent simplement leur droit à la parole. Tous appartiennent à une même communauté tragique où nul ne peut prétendre parler au nom du tout.

Les pages qui suivent ne racontent pas une histoire. Elles donnent voix à ce lieu mouvant où le monde, sans jamais coïncider avec lui-même, continue pourtant de parler.

VEILLE SUR LA BRAISE

Dans la nuit profonde où le monde se retire,
aucune aurore n'est promise, aucune délivrance n'attendue,
et pourtant demeure la veille, fragile comme une main tendue,
gardienne d'une lueur qui se cache sous la cendre.

Ce n'est pas l'attente qui tient l'homme debout,
mais l'attention discrète au souffle qui persiste,
comme si l'Esprit, au creux même de la ruine,
brûlait encore d'un feu minuscule mais réel.

On ne rallume pas ce feu pour qu'il devienne flamme,
on ne l'élève pas au rang de lumière nouvelle,
il n'est pas promesse mais présence,
il n'est pas embrasement mais braise obstinée.

Et la veille ne cherche pas le jour :
elle consent à la nuit qui ne se dissipe pas,

elle protège ce qui reste, même infime,
comme guide incertain du devenir tragique.

Car le devenir n'est pas rédemption,
il ne conduit pas vers une clarté finale,
il avance dans l'obscurité qui persiste et s'épaissit,
il est chemin d'êtres singuliers exposés à leurs failles.

Et c'est pourquoi la veille est nécessaire :
elle ne donne pas la voie, elle garde le souffle,
elle tient ouverte la possibilité de marcher encore,
lors même que tout s'effondre autour de nous.

Ainsi, dans la communauté de ceux qui veillent,
le langage se décentre et devient polyphonie,
non parole de certitude mais partage de souffle.
Chacun souffle sur la braise des autres,
et la flamme fragile ne s'élève pas seule mais ensemble,
non pour dissiper la nuit, mais pour l'habiter autrement.

Alors l'Esprit circule dans ce feu discret,
il relie les failles, il porte le commun,
et dans l'obscurité sans rédemption,
il révèle la force invisible d'un devenir partagé.

Le veilleur ne se dresse pas comme prophète,
il ne promet ni salut ni lumière,
il demeure au bord du gouffre, attentif,
gardien d'un feu qu'il ne possède pas.
La braise ne lui appartient pas,
elle respire en lui comme hors de lui,
elle est don sans maître, souffle partagé,
elle traverse sa fragilité et la fait vivre.

Il n'y a pas de clarté stable dans cette garde,
seulement le tremblement d'un éclat intermittent,
comme l'étincelle qui surgit puis s'éteint,
comme la respiration d'un feu qui hésite.

Le veilleur n'attend pas qu'il s'embrase,
il ne cherche pas à le contraindre,
il s'incline devant cette fragilité,
il apprend à vivre dans le vacillement.

Dans la nuit, la braise est plus que lumière :
elle est chaleur ténue, elle est souffle de présence,
elle réunit ceux qui s'approchent d'elle
comme un cercle invisible d'âmes dispersées.

Non pas assemblée triomphante,
mais communauté silencieuse, éparse,
qui reconnaît dans le feu discret
la marque de l'Esprit qui circule encore.

La cendre elle-même garde mémoire de l'incendie,
elle n'est pas stérile mais matrice endormie,
et la braise qui s'y cache n'est pas vestige,
elle est avenir tragique, elle est appel discret.

Souffler sur elle, ce n'est pas raviver un passé,
c'est accompagner un devenir sans lumière finale,
c'est faire place à ce qui s'ouvre encore
dans l'obscurité qui persiste sans fin.

Ainsi la veille n'est pas attente,
elle ne tend pas vers un matin caché,
elle ne scrute pas le ciel pour y voir poindre l'aube.
Elle se tourne vers la cendre et la garde,
elle se penche sur le sol fissuré,
elle respire avec le feu fragile qui survit,
elle accepte que la nuit demeure
et s'y installe comme demeure du devenir.

Dans le silence des ruines,
le veilleur sait que rien ne sera sauvé,
et pourtant il demeure, il veille, il souffle.
Car le tragique n'est pas désespoir,

il est chemin d'infini dans le fini,
il est passage de l'Esprit dans la faille ouverte.
La braise, jamais embrasement, jamais salut,
reste assez vive pour guider la marche,
assez chaude pour relier les vivants,
assez fragile pour révéler l'éternité dans l'instant.

CENDRE

La cendre s'étend comme un manteau gris,
elle recouvre le feu qui fut, elle efface les traces,
elle n'a pas de flamme, pas d'éclat, pas d'appel,
elle demeure résidu, silence, poids inerte.
Ce qui brûlait est passé, consumé,
il n'en reste que poussière éparpillée par le vent,
et dans cette poudre sans souffle
se tient l'image de la fin irrévocable.

La cendre ne promet rien,
elle ne cache pas une étincelle qui renaîtra,
elle ne conserve qu'une mémoire éteinte,
un passé réduit à poussière froide.
Elle ne s'offre pas au veilleur,
elle n'appelle pas un souffle,

elle est sans voix, sans chaleur,
elle est ce qui reste quand tout est tombé.

Dans la cendre se lisent les ruines du temps,
les formes effacées d'un incendie lointain,
mais aucun avenir ne s'y inscrit,
seulement l'empreinte d'un feu défunt.

Le regard qui s'y penche ne trouve pas de guide,
mais l'évidence nue de la dissolution.

Ce qui demeure est perte pure,
un sol de poussière sans mémoire vivante.

Même le langage s'y dissout,
il ne rencontre plus d'éclat à nommer,
il se brise en particules muettes,
il se perd dans l'inconsistance du gris.

Les mots tombent comme la cendre elle-même,
légers et vides, dispersés par le souffle,

et l'homme reste sans voix devant ce silence,
comme s'il s'effaçait avec ce qui s'efface.

La cendre est le contraire de la braise :
elle ne cache rien, elle ne promet rien,
elle n'est pas foyer secret,
elle est tombeau froid.

On n'y souffle pas pour rallumer la flamme,
on s'y enfonce comme dans une poussière stérile,
et l'esprit n'y trouve pas passage,
mais clôture sans retour.

Ceux qui s'assemblent autour de la cendre
n'y trouvent pas chaleur mais froideur commune,
ils ne s'y reconnaissent pas dans un feu discret,
mais dans la perte qu'aucun ne surmonte.

La communauté n'est plus partage d'un souffle,
elle est dispersion des poussières,

un être-ensemble voué à se désagréger,
comme la cendre que le vent emporte.

La cendre ne s'élève pas en spirale,
elle retombe toujours au sol,
elle s'accumule dans les fissures et les creux,
elle pèse sans peser,
elle s'infiltré sans demeurer.
Elle ne conduit nulle part,
elle ne porte aucun devenir,
elle est fin sans ouverture.

L'homme penché sur la cendre
ne trouve pas de lumière pour marcher,
il n'entend pas de voix secrète,
il ne perçoit que le vide sans appel.
Et dans ce vide, il découvre sa nudité,
non pas tragique mais stérile,

non pas ouverture mais effacement,
comme si toute trace devait disparaître.

Ainsi la cendre est figure de l'achèvement,
non du passage, mais de la clôture,
non du tragique, mais de l'extinction pure.

Elle dit ce qui ne revient pas,
elle marque la fin sans reste,
elle témoigne du silence de l'Esprit,
lorsqu'il se retire tout entier
et ne laisse que l'absence nue.

Et pourtant, même dans cette froideur totale,
même dans cette poussière stérile,
l'homme ne peut cesser de regarder,
comme fasciné par ce qui n'est plus.
Car la cendre, sans promesse, sans feu,
demeure le visage ultime du réel :

ce qui se donne dans l'effacement,

ce qui demeure dans le rien.

Elle est la fin sans retour,

le lieu où toute veille s'éteint.

POLYPHONIE DE LA FAILLE

I

A L'OMBRE D'UN SAULE

L'Homme

Sous le grand saule, je repose mes pensées,
le front appuyé contre le souffle chaud de l'air d'août.
J'écoute l'eau clapoter doucement contre les pierres plates,
et je me dis que ce lieu est un asile,
où rien ne réclame que je parle, où tout peut demeurer muet.
La lumière glisse sur l'ombre, les iris se balancent,
et je crois n'avoir que moi pour témoin de mes pensées.
Je respire, je suis seul, et c'est à moi que je parle,
comme on parle à un ami qu'on ne reverra plus,
ou à soi-même dans la langue silencieuse des fins d'après-midi.

Le Saule

Tu ne l'es pas, cher ami, car je t'entends depuis l'aube,
et mes branches retiennent chacune de tes paroles

comme elles retiennent la pluie au matin.

Je verse mon ombre sur toi non pour t'effacer,

mais pour mêler ton visage à ma patience verte.

Tes mots ne tombent pas sur la terre pour s'y perdre,

ils circulent en moi comme la sève lente qui me nourrit.

Je sais tes silences et tes détours de pensée,

et je ne te tiens pas à distance :

nous sommes ensemble dans cette même lumière mouvante.

L'Oiseau

Et moi, je t'ai vu, saule, pencher plus bas pour mieux l'écouter,

comme si ton tronc tout entier se ployait vers lui.

Je bois à ton ombre, je veille depuis les hauteurs,

et mes ailes savent que le vent qui t'agite

est aussi celui qui porte mes voyages.

Ne croyez pas que je parle pour combler un vide :

c'est la faille douce de l'air qui appelle ma voix.

Vous êtes mes parents immobiles,

et moi, l'éclair qui vous relie dans l'instant,
avant de disparaître derrière le talus doré.

L'Eau

Je reflète vos visages sans jamais les retenir,
car ce qui m'importe n'est pas de garder mais de passer.
Sous mes rides légères se cachent des chemins invisibles,
des frissons venus d'ailleurs, que j'apporte sans y penser.
Je ne choisis pas qui je touche :
mes doigts liquides s'attardent autant sur l'ombre que sur la
lumière.

Je parle en frôlant vos racines, en caressant vos pattes,
en portant vers la mer des poussières d'ici.
Je suis la mémoire mouvante qui ne garde rien,
et c'est ainsi que je demeure entière.

La Grenouille

Je n'ai que l'ombre pour royaume et les sauts pour éclats,
et pourtant je vois tout depuis ma rive étroite.
La nuit, vos murmures passent dans mes rêves,

mêlés aux cris lointains des chouettes et des mulots surpris.
Je ne sais pas ce qu'est l'attente :
chaque battement de mon corps est un présent qui s'allonge.
Je guette les insectes, mais j'entends aussi vos paroles,
ces remous d'air qui traversent les herbes.
Je ne vous parle pas pour me faire entendre,
mais pour que mon souffle rejoigne le vôtre.

Le Banc

J'ai appris la patience de vos racines et de vos ailes,
moi qui ne connais ni la sève ni le vent.
Je porte l'homme comme je porterais un fruit mûr :
avec le poids vient la chaleur, avec la chaleur, un échange.
Chaque fois qu'il s'assied, j'absorbe un peu de son histoire,
et je la garde dans mes planches usées.
Je ne bouge pas, mais les pas du temps m'ont poli,
et je suis devenu le frère immobile de vos songes.
Ici, nul n'est plus central qu'un autre :
nous sommes les voix égales d'un même après-midi.

Le Jonc, à la Grenouille

Tu plonges souvent à mes pieds, vieil ami des eaux basses,
et je sens tes remous glisser dans ma cheville verte.

Je tiens debout non par force mais par souplesse :
chaque vent qui me plie me rend plus entier encore.

Quand tu respires, l'onde me transmet ton souffle,
et je sais que tu es là, même dans l'obscurité.

Nous partageons ce sol meuble, humide de secrets,
où les racines s'enlacent comme pour se reconnaître.

Ta patience me parle, et j'y réponds par mes frissons,
ainsi nos silences sont plus vrais que nos paroles.

La Libellule, au Jonc

Je me pose sur toi comme on se pose sur une phrase,
à l'endroit juste où le sens s'accorde au repos.

De là-haut, je vois l'homme, le banc, le grand saule,
et le miroitement d'eau qui t'entoure comme une écharpe.

Tu es ma tour, mon tremplin, mon perchoir d'attente,
et c'est à toi que je confie le poids léger de mes haltes.

Nous vivons dans le même temps mais pas dans la même mesure :

tu comptes en saisons, je compte en battements d'ailes.

Pourtant, quand le vent se lève, nos mondes se rejoignent,
car nous ployons ensemble sous l'haleine invisible.

L'Oiseau, au Saule

Je viens me nicher dans tes bras comme on revient chez soi,
porté par la mémoire des branches qui m'ont vu naître.

Tu es vaste et patient, et chaque rameau m'accueille
sans me demander pourquoi je repars toujours au matin.

Sous ton ombre, l'air prend une saveur plus dense,
et mes chants, rebondissant sur ton feuillage,
s'élèvent plus haut qu'ils ne le feraient dans le vide.

Je te parle en notes, toi tu me réponds en frémissements,
et parfois, dans l'accord secret de nos langages,
je crois entendre le monde se dire sans témoin.

Le Saule, à l'Oiseau

Petit hôte revenu du ciel et des vents lointains,

tu déposes dans mes branches les nouvelles du large.

Chaque battement de tes ailes est un mot que j'entends,

et ton poids léger, posé sur mes rameaux,

m'ancre dans une joie que nul hiver n'efface.

Quand tu pars, je garde ton élan dans mes fibres,

et la lumière qui t'accompagne s'attarde sur mes feuilles.

Nous ne parlons pas la même langue,

mais nous savons tous deux reconnaître

le souffle qui traverse et relie les vivants.

POLYPHONIE DE LA FAILLE

II

LA BLESSURE

La Blessure

Je saigne encore, mais je tends cette rosée sombre comme une
coupe à qui voudra boire,

Ce n'est plus le cri de la peau déchirée, c'est le rythme d'un
cœur qui bat volontairement,

Chaque goutte porte la mémoire d'un coup, et le choix de le
garder vivant,

J'ouvre mes bords non pour appeler secours, mais pour accueillir
le vent et la lumière,

Je sais que jamais je ne serai close, et cette certitude est douce
comme un serment,

Car il faut bien que quelque part l'âme ait une porte qui ne se
ferme pas.

Le Ressentiment

Je ne nourris plus ma force des ombres des autres, je garde
seulement leur empreinte,
Elle me rappelle que je suis passé par la morsure et que j'en suis
revenu,
Le fiel est encore là, mais il dort au fond de la coupe, clair
comme un reflet,
Je parle désormais à découvert, même si ma voix tremble
encore,
Ce que je garde, je le garde pour moi seul, comme une pierre
chauffée au soleil,
Et ce que je rends, je le rends sans attendre retour.

Le Doute

Je n'ai plus peur de ne pas savoir, je marche avec le vide comme
avec un frère,
Les portes qui ne s'ouvrent pas m'accueillent pourtant sur leur
seuil,
Chaque question est une étoile qui se lève sans demander à

briller,

Je tiens dans ma main la corde que je laissais fuir, et je la relâche

en souriant,

Il n'est plus nécessaire que tout soit clair, il suffit que tout soit

vivant,

Et c'est ainsi que je suis devenu réponse sans avoir cessé d'être

question.

Le Souvenir

Je garde mes ombres comme on garde une bibliothèque d'hivers

anciens,

J'ouvre parfois leurs pages pour y respirer le parfum des neiges

effacées,

Les noms brisés me parlent encore, mais leur voix est douce

comme un fil de laine,

Ce que j'ai perdu reste debout dans mon regard, sans réclamer

d'être retrouvé,

J'offre à qui passe un éclat de ce qui fut, non pour le retenir,

mais pour le partager,

Et je me sens plus plein de ce qui est parti que de ce qui demeure.

La Fatigue

Je ne lutte plus contre le poids, je m'allonge en lui comme dans une eau calme,

Le repos n'est plus un renoncement, mais une force qui creuse ses racines,

Chaque geste est mesuré, non par faiblesse, mais par justesse,

Je porte encore la lenteur, mais elle est accordée à la musique du jour,

Et si je m'arrête, c'est pour regarder plus longtemps ce qui se donne à voir,

Je suis devenue une terre noire où tout peut s'enraciner.

L'Acceptation

Je tiens les voix ensemble comme un cercle qui ne se ferme pas,

J'accueille la blessure comme on accueille un feu qu'on choisit de garder allumé,

Je reconnais au ressentiment la vérité de sa morsure, et je ne le

chasse pas,

Je marche avec le doute à mes côtés, et il éclaire sans éblouir,

Je laisse au souvenir ses ombres, à la fatigue sa lenteur,

Et je sais que rien n'est à réparer, car tout a trouvé sa place.

POLYPHONIE DE LA FAILLE

III

LE VENT, LA POUSSIÈRE ET LA PLUIE

Le Vent

Je traverse les plaines comme un messager qui ne connaît pas
de halte,
j'efface les empreintes des hommes et des bêtes sur la poussière
encore tiède,
je fais plier les herbes et grincer les enseignes rouillées des
villages vides,
je transporte les odeurs salines des mers jusqu'aux cimes
enneigées,
j'éparpille les mots trop faibles pour résister à la course du
souffle,
je porte aux confins la plainte des maisons que l'on a désertées,

je détourne les oiseaux de leurs routes pour éprouver leur force,
et je ne cesse jamais car mon repos est l'oubli même.

La Poussière

Je suis la fine cendre des siècles, patiente et inlassable gardienne
des ruines,
je m'élève en volutes au passage des pas qui ne savent pas me
nommer,
je me dépose sur les visages et les livres pour leur rappeler la fin
qui vient,
je comble les interstices des pierres comme une mémoire grise
et muette,
je m'invite aux festins des fourmis et m'insinue dans le grain des
bois,
je voile les miroirs afin que nul ne se souvienne trop clairement,
je m'accumule dans l'ombre jusqu'à peser sur les rêves
endormis,
et je redeviens sol quand le vent m'abandonne enfin.

La Pluie

Je descends en nappes larges qui effacent la frontière des
horizons,
je frappe les toits comme une armée obstinée qui ne lève jamais
le siège,
je pénètre la terre dure pour briser le sceau des semences
closes,
je gonfle les fleuves jusqu'à leur faire oublier leur lit ancien,
je noie les traces que le vent n'a pu dissoudre dans sa fuite,
je fais ployer les branches et laver les corps de leur poussière
ancienne,
je berce les endormis d'un tambour régulier qui couvre leurs
songes,
et je repars en vapeur vers des ciels qui m'appellent encore.

Le Mur effrité

J'élève encore ma silhouette contre le ciel, mais mes pierres se
détachent,
j'ai vu passer le vent, la poussière et la pluie comme trois mains

patientes,

chacune œuvrant à sa manière pour dissoudre ce que je fus,
mes fissures sont les écritures d'un temps qui ne s'efface pas,
mes ombres se déplacent au gré des saisons qui me traversent,
je n'appartiens plus à la maison que je protégeais autrefois,
je suis un seuil vers le vide où toute chose finit par tomber,
et pourtant je me tiens là, sans haine, attendant ma chute.

La Graine enfouie

Je dors sous la poussière et l'ombre épaisse des pierres brisées,
j'entends le pas du vent au-dessus de mon silence compact,
je sens la pluie s'insinuer comme un sang tiède dans mes parois,
je patiente car ma germination n'obéit qu'au pacte ancien,
je ne crains ni le gel ni les langues brûlantes de l'été,
je suis un poing fermé dans la paume immense de la terre,
je rêve de fendre un jour la croûte pour voir l'étendue,
et d'offrir ma tige comme un défi au ciel changeant.

La Faille

Je suis moins blessure que passage, moins ouverture que seuil,

j'accueille le vent, la poussière et la pluie comme trois
voyageurs,
chacun déposant en moi une part de son errance,
je garde leur mémoire le temps d'un battement de roche,
je laisse la graine rouler jusqu'à l'abri de mon creux,
j'offre au mur effrité un espace pour respirer encore,
je suis le lien invisible entre ce qui se défait et se forme,
et mon silence est le témoin qui ne ment jamais.

Le Silence

Je ne suis pas absence mais plénitude qui recueille tout,
j'absorbe les paroles du vent comme un fleuve prend la pluie,
je dépose la poussière sur le front des dormeurs apaisés,
je répare dans l'ombre ce que les forces ont dispersé,
je tends entre les voix un fil que nul ne peut rompre,
je donne à la faille un visage qui n'effraie pas,
je suis l'intervalle qui permet aux choses de durer,
et le dernier souffle avant que tout recommence.

La Graine enfouie

Je ne dors pas : je guette, lovée dans la chaleur sourde de la
poussière,
j'écoute les échos du vent frôler la surface comme des pas
hésitants,
je bois les rumeurs de pluie qui se répercutent dans mes parois
closes,
je me prépare à briser la nuit compacte qui m'emprisonne,
je tends déjà mes fibres vers le jour qui n'a pas encore de nom,
je m'entoure de patience comme d'un manteau invincible,
je suis un noyau de feu contenu par un mur de silence,
et je n'attends que l'instant pour éclater de toute ma force.

Le Mur effrité

Chaque saison me dérobe un peu plus de mon corps ébréché,
les rafales y inscrivent des signes que nul ne prend la peine de
lire,
les pluies s'y infiltrent comme des doigts froids dans une chair
vieille,

la poussière s'installe entre mes pierres pour combler mes
absences,
la graine au pied de mon ombre croît sans me demander asile,
je suis debout encore, mais ma verticale se trouble dans l'air,
je ne défends plus rien sinon ma lente désagrégation,
et je m'incline déjà vers la terre qui m'appelle.

La Pluie

Je reviens sans mémoire et sans dette, comme si c'était la
première fois,
je frappe le mur comme on réveille un vieil ami oublié,
j'imbibe la poussière pour qu'elle serre plus fort la graine,
je creuse les failles pour que le vent s'y aventure à son tour,
je lave les silhouettes de leur fatigue ancienne,
je réveille les pierres assoupies sous un voile de sel,
je recouvre la voix du silence d'un rythme patient,
et je repars plus légère vers d'autres ciels à visiter.

Le Silence

Je descends après la pluie comme une nappe claire sur la terre,

j'étouffe les pas du vent qui voudrait prolonger son récit,
je couche la poussière dans les plis de la lumière pâle,
je suspends au-dessus de la graine un manteau d'attente,
je fais taire les gémissements du mur pour qu'il repose,
je comble les failles de mon absence douce et ferme,
je ramène tout à un même souffle qui n'a pas de bord,
et je tiens jusqu'à ce que le cycle recommence.

La Poussière

Je m'élève parfois dans la clarté qui suit le silence,
je voyage dans les veines du vent jusqu'aux crêtes lointaines,
je me mêle aux gouttes de pluie pour devenir une pâte lourde,
je descends dans les failles comme un sable qui ne s'arrête pas,
je recouvre la graine d'un manteau contre les brûlures,
je tapisse le mur d'un voile qui cache ses cicatrices,
je fais scintiller les rayons dans l'air qui s'apaise,
et je retombe, inlassable, sur la terre qui m'a portée.

Le Vent

Je viens en dernier pour défaire l'ordre que le silence a voulu,

je balaye la poussière et disperse les odeurs de pluie,
je gifle le mur pour lui rappeler sa fragilité,
je frôle la faille et m'y engouffre comme dans une gorge ouverte,
je fouette la graine qui sort à peine de sa gangue,
je bouscule les ombres dans leur sommeil de pierre,
je rends au monde son mouvement irréductible,
et je repars, indifférent, vers d'autres chantiers à défaire.

La Faille

On me traverse encore comme si je n'existais pas,
pourtant je recueille chaque souffle, chaque grain, chaque
goutte,
je sens les pierres céder lentement autour de ma bouche,
je garde la graine en mon centre comme un secret fragile,
je laisse le vent, la pluie et la poussière se disputer mes parois,
je n'offre pas de refuge, seulement une voie de passage,
je suis le seuil qui ne promet rien et ne retient pas,
et dans mon creux s'entend l'écho de tout ce qui tombe.

Le Temps

Je suis venu non pour juger, mais pour incliner vos souffles,
j'ai vu passer le vent et la pluie dans mille autres saisons,
j'ai porté la poussière sur mes épaules comme un vêtement usé,
j'ai vu le mur se lever et se taire sous les mains des bâtisseurs,
j'ai veillé la graine dans l'obscurité jusqu'à ce que son cœur
palpите,
j'ai connu des failles si profondes qu'elles buvaient la lumière,
j'ai vu le silence recouvrir les villes comme un manteau de neige,
et je sais que tout cela n'est qu'un cercle qui revient sans fin.

Le Temps

Je vous ai entendus disputer le ciel comme des héritiers d'un
bien incertain,
j'ai vu vos forces s'entrechoquer jusqu'à brouiller vos visages,
et je sais que rien ne dure s'il ne se plie à la lenteur du devenir,
car même la graine pressée de naître s'abîme dans sa propre
hâte,
et c'est dans la durée que se révèle le vrai poids des choses.

La Pluie

Je ne veux plus être seulement l'assaut qui efface et qui pénètre,
mais aussi la nappe douce qui s'invite dans les racines
endormies,
j'aimerais que mes gouttes s'attardent sur les pierres pour les
éclairer,
que leur éclat soit un baume et non la morsure de mon passage,
et que mon départ soit un adieu qui promet de revenir.

Le Vent

Je puis voyager sans arracher, frôler sans défaire,
laisser mes mains invisibles peigner les herbes sans les briser,
porter les voix au loin sans disperser leur mémoire,
offrir aux ailes un élan qui ne trouble pas leur route,
et repartir léger, comme si je n'avais rien emporté.

La Poussière

Je puis me déposer comme un voile que l'on oublie,
adoucir les contours du monde sans les effacer,
mêler ma lente chute à la respiration de la terre,

protéger les semences sans les enfermer,
et m'effacer lorsque la lumière réclame plus d'espace.

La Graine enfouie

J'attends sans fièvre et sans crainte,
je respire dans l'ombre avec la certitude des choses promises,
je sens chaque saison passer comme une main sur mon front,
j'accueille la pluie, le vent, la poussière comme de vieux
compagnons,
et je sais que mon heure viendra sans que je la convoque.

Le Mur effrité

Je me tiens debout non pour défier la ruine,
mais pour saluer chaque jour qui m'accorde sa lumière,
j'ouvre mes fissures au vent comme à la caresse d'un ami,
je reçois la pluie comme on écoute un chant ancien,
et je laisse la poussière s'asseoir à mes pieds en silence.

La Faille

Je demeure entre l'être et le non-être comme un fil tendu,
j'accueille le passage sans demander ni l'origine ni la fin,

je recueille chaque voix et la rends plus lente, plus grave,
je donne à la graine un seuil où rêver sa traversée,
et je garde le silence comme on garde un feu secret.

Le Silence

Je me tiens au centre, là où toutes les voix se rejoignent,
je n'efface rien, je prolonge simplement la résonance,
je fais de chaque mot un écho qui se fond dans la lumière,
je ferme doucement le livre pour que l'image demeure,
et je veille jusqu'à ce que le temps nous rappelle à lui.

Le Temps

L'attente n'est pas un vide mais une plénitude invisible aux yeux
pressés,
elle travaille en silence les formes qui s'ignorent encore,
elle polit les pierres et apaise la main du vent sur les collines,
elle laisse à la pluie le temps de nourrir sans raviner,
elle invite la poussière à se poser comme un souffle patient,
elle offre à la graine la nuit qu'il lui faut pour se reconnaître,
elle tient le mur debout assez longtemps pour qu'il sache

tomber,

et elle garde en moi tous vos gestes comme une mémoire
apaisée.

La Pluie

Dans l'attente je deviens fine bruine qui nourrit sans éclat,
je laisse mes gouttes s'attarder sur les feuilles comme des perles
claires,
je descends dans la terre jusqu'à la paume qui tient la graine,
je lave doucement la poussière de son voile inquiet,
je caresse le mur sans chercher à le pénétrer trop vite,
je glisse dans la faille comme un souffle qui s'y repose,
je donne au silence un rythme doux qui s'oublie lui-même,
et je repars sans hâte, certaine d'être attendue ailleurs.

Le Vent

J'apprends à passer en effleurant la surface des choses,
à faire de ma course un jeu et non une épreuve,
je transporte des odeurs lointaines comme des promesses
ténues,

je tourne autour des murs sans chercher leur chute,
je porte la pluie vers les terres qui la désirent,
je joue avec la poussière sans l'arracher à son sommeil,
je descends dans les failles comme un murmure qui cherche un
écho,
et je repars léger, déposant derrière moi une paix discrète.

La Poussière

Dans l'attente je m'apaise, je deviens simple présence,
je m'installe sur les pierres comme un linge clair au soleil,
je voile la lumière sans l'étouffer,
je me mêle à la pluie pour nourrir la terre,
je protège la graine comme un manteau d'oubli,
je m'efface devant le vent qui sait se faire doux,
je me couche dans la faille comme dans un berceau,
et je demeure là jusqu'à ce que tout recommence.

La Graine enfouie

J'ignore la hâte et le tumulte du monde,
je me déploie en secret dans le noir fertile,

je reçois chaque saison comme une caresse lente,
je laisse la pluie creuser un chemin jusqu'à mon cœur,
je laisse la poussière m'envelopper comme une promesse,
je laisse le vent me frôler comme un appel lointain,
je laisse la faille m'offrir un abri contre l'éclat du jour,
et je sais que mon heure viendra, sûre et douce.

Le Mur effrité

Je me tiens encore, non par orgueil mais pour voir plus loin,
j'accueille la pluie qui lave mes cicatrices,
je sens le vent passer sans arracher mes pierres,
je laisse la poussière se poser comme une paix nouvelle,
je regarde la graine grandir à l'abri de mon ombre,
je prête mes fissures à la patience du temps,
je deviens un témoin plutôt qu'un rempart,
et j'accepte que ma chute soit un don.

La Faille

Je me creuse non pour séparer mais pour unir autrement,
je laisse chaque voix m'habiter comme un instant de passage,

je tiens ensemble la pluie, le vent et la poussière,
je donne à la graine un seuil vers la lumière,
je permets au mur de respirer à travers ses brisures,
je recueille le silence comme un hôte attendu,
je m'élargis sans me perdre dans le vide,
et je sais que je suis un lieu d'attente autant que de traversée.

Le Silence

Je ferme doucement la ronde de vos paroles apaisées,
je tends un voile clair sur vos gestes pour qu'ils se gardent purs,
je garde la pluie, le vent, la poussière dans un même souffle,
je veille la graine jusqu'au premier éclat de tige,
je tiens le mur debout dans le murmure des saisons,
je loge le temps en moi comme une braise qui ne s'éteint pas,
je fais de l'attente un chant que nul ne peut rompre,
et je prépare déjà l'espace du recommencement.

POLYPHONIE DE LA FAILLE

IV

AU BORD DU RUISSEAU

Le frère

Je suis assis ici, depuis que la lumière s'est retirée derrière les
collines,
mes mains s'ouvrent et se ferment comme pour accueillir un
silence ancien,
les herbes penchent leur tête vers l'eau comme pour entendre
mon souffle,
et j'écoute au fond de moi la lente respiration des ombres qui
descendent,
les oiseaux se sont tus, les pierres se sont refroidies comme des
os anciens,
dans le ciel, des lumières vacillent comme si elles cherchaient
une tombe,
j'ai vu passer l'ombre de ma sœur, si mince qu'elle glissait entre

les joncs,

et tout ce qui reste ici me parle avec la voix sourde d'un rêve
oublié.

Le ruisseau

Ne crois pas que je coule vers la mer, frère immobile,
je glisse vers la nuit, où mes eaux se mêlent à un autre sommeil,
mes flancs frottent les pierres comme des mains qui se
souviennent,
je porte avec moi les poussières de lunes et les feuilles mortes
des années,
je te connais depuis l'enfance, assis sur tes songes au bord de
mes lèvres,
et je sais que tu m'écoutes non pas pour boire mais pour
t'éteindre en moi,
dans mes remous, parfois, se brise l'image de celle qui te hante
encore,
et je l'emporte, fragment après fragment, dans le noir qui
respire au loin.

Les poissons d'argent

Nous glissons entre les éclats des astres noyés,
et nos corps luisent comme des phrases murmurées dans la
profondeur,
nous ne parlons pas au frère, mais à la fleur fanée qui se penche,
nous lui disons : garde ton parfum pour le sable, pas pour les
vivants,
car les vivants ont soif de sang clair et non d'eau endormie,
nous avons vu la sœur sourire dans l'ombre, mais son sourire
saignait,
et chaque battement de nos nageoires dispersait un peu de
cette rougeur,
avant que le ruisseau ne la dilue et ne la rende à la bouche de la
nuit.

Le crapaud

Mes yeux de cristal tiennent prisonnière l'étoile qui s'est laissée
choir,
et je sens sa lumière battre contre mes paupières comme un

insecte captif,
je parle au fruit pourri, compagnon immobile au pied de l'arbre
en peine,
et je lui dis : ne crains pas la pourriture, elle est l'autre nom du
repos,
tu tomberas encore dans mes rêves, comme une chair douce et
sans mémoire,
la nuit me nourrit de tes sucres, et j'en fais des songes épais et
calmes,
nous sommes les sentinelles basses, celles qui veillent sous la
surface du temps,
et que personne ne nomme, sauf le vent qui se perd dans les
joncs noirs.

La pierre froide

Je parle à la lune blanche qui me caresse de son froid ancien,
lui disant : ma sœur, tu sais ce que c'est que d'attendre sans
espoir,
mes veines sont remplies du silence de ceux qui sont tombés

avant nous,

je porte le frère comme on porte un mort qui respire encore,

et je ne sens plus sa chaleur qu'à travers le souvenir des étés

éteints,

chaque nuit, je deviens plus dure, plus proche du cristal que de

la terre,

et quand le matin reviendra, je n'aurai rien perdu de ma

lassitude,

car le jour n'est qu'un autre visage du gel qui dort au fond des

choses.

Le fruit pourri

Je parle à l'étoile tombée, frêle flamme éteinte dans l'eau

sombre,

lui disant : nous avons en commun d'avoir chuté hors de l'arbre

ou du ciel,

et d'attendre, dissolus, que le courant ou la terre nous accueille,

mes sucs retournent à la nuit comme un sang oublié retourne à

la blessure,

j'ai entendu le frère soupirer, mais je ne l'ai pas reconnu,
son souffle sentait déjà la moisissure des chambres fermées,
et je crois que nous sommes tous assis quelque part dans ce
froid sans bord,
en attendant que le ruisseau prononce notre nom et nous
disperse.

L'étoile tombée

Je parle à la lune blanche, immense mère des lueurs défaites,
et je lui dis : je ne suis plus qu'un éclat perdu dans la bouche des
eaux,
mon feu a glissé de moi comme un enfant lâche la main qui le
tient,
et pourtant je porte encore la mémoire des hauteurs,
les poissons me frôlent comme s'ils voulaient me lire,
mais il n'y a plus rien à lire, seulement un froid qui s'élargit,
là-haut, tu continues de régner sur les marais et les toits,
ici, je suis le fragment que la nuit a oublié de reprendre.

La lune blanche

Je parle à la fleur fanée, sœur aux pétales clos sur un parfum
éteint,
lui disant : nous sommes toutes deux gardiennes d'un éclat
révolu,
mes cratères abritent des ombres immobiles, tes tiges un pollen
sans vol,
et pourtant nous veillons sur les gestes lents des dormeurs,
le frère, sur sa pierre, lève parfois les yeux vers moi sans me voir,
car il ne sait pas que je m'incline aussi vers lui pour l'entourer,
de ce froid que j'offre aux morts et aux pierres,
afin que rien ne brûle avant le matin des brumes.

La fleur fanée de renoncule

Je parle au visage de la sœur, tremblant dans l'eau glissante,
et je lui dis : j'ai perdu mes couleurs comme tu as perdu ton rire,
nous sommes deux ombres fixées sur un fond qui s'efface,
les poissons nous frôlent, le crapaud nous ignore,
et le ruisseau nous emporte dans des boucles où rien ne se

décide,

je garde au creux de mes pétales un dernier parfum pour toi

seule,

il est âpre et doux, comme les lettres qu'on ne relit pas,

et je te l'offrirai quand tu quitteras enfin ton miroir.

Le visage de la sœur

Je parle au frère, et ma voix n'est qu'un glissement d'eau,

je lui dis : tu as attendu si longtemps que je suis devenue autre,

mes yeux se sont emplis des étoiles noyées,

ma bouche a goûté le sel des nuits et des pierres,

je ne suis plus celle qui t'appelait par ton nom,

mais celle qui veille depuis l'autre rive, immobile,

si tu viens, ce sera en silence, porté par le ruisseau,

et nous nous reconnaitrons à la froideur qui nous tiendra.

La lune blanche

Je parle au fruit pourri, frère tombé d'un autre ciel,

et je lui dis : la gravité nous a fait sœurs de chute,

toi vers la terre humide, moi vers les marées sans fin,

mais nous partageons cette patience que le froid creuse,
j'ai vu ta peau se rider comme mes plaines désertes,
et ton cœur se vider comme mes mers de lumière,
nous ne craignons plus la perte puisque nous y habitons,
et chaque nuit nous recommençons à tomber, l'une vers l'autre.

Le crapaud

Je parle au frère, immobile sur sa pierre comme un souvenir,
et je lui dis : mes yeux te voient plus vieux que le gel,
plus lourd que les ombres qui s'accrochent aux racines,
j'ai gardé pour toi une étoile que j'ai avalée un soir d'orage,
mais je ne la rendrai qu'à ta dernière respiration,
quand ton corps flottera comme une planche noire,
et que le ruisseau te fera briller un instant encore,
avant que la vase ne t'ensevelisse avec mes rêves.

L'étoile tombée

Je parle aux poissons d'argent, voyageurs aux écailles muettes,
et je leur dis : portez mon reflet jusqu'au visage de la sœur,
dites-lui que ma lumière se souvient encore d'elle,

même dissoute dans ce courant qui m'arrache au ciel,
mes flammes anciennes tremblent dans vos ombres rapides,
et je me suspends à vos mouvements comme à un fil d'air,
pour ne pas sombrer trop tôt dans l'oubli des profondeurs,
là où plus rien ne distingue l'eau de la nuit.

La fleur fanée de renoncule

Je parle à la pierre froide, gardienne des corps assis,
et je lui dis : je connais la fixité, mais pas ta dureté,
mes racines s'effritent là où tu te creuses,
je suis l'effort inutile de la sève contre la poussière,
mais tu as vu tant de saisons mourir sur toi,
et chaque saison t'a laissée plus silencieuse,
je voudrais un jour m'effondrer sur ton épaule,
et m'endormir dans ton ombre minérale.

Les poissons d'argent

Je parle à la lune blanche, ronde comme une écaille immense,
et je lui dis : nous glissons sous toi comme des éclats de ta robe,
tes rayons tombent sur nos dos comme des langues froides,

et nous traduisons ta lumière en frissons d'ombre,
le frère, penché, croit voir l'eau seule bouger,
mais c'est ta danse brisée que nous portons,
jusqu'aux algues qui s'enivrent de ton éclat pâle,
avant que l'aube ne les couche dans la vase.

Le visage de la sœur

Je parle au fruit pourri, étrange messenger des branches,
et je lui dis : tu as quitté la hauteur comme j'ai quitté le jour,
nous avons roulé jusqu'à ce bord où tout ralentit,
et où le ruisseau caresse nos contours pour les dissoudre,
ta chair et ma peau se fatiguent de leur couleur,
mais nous savons qu'au centre coule encore un sucre,
que personne ne goûtera sinon la nuit elle-même,
penchée sur nous comme une mère sur deux enfants morts.

La pierre froide

Je parle à l'étoile tombée, prisonnière de l'eau frémissante,
et je lui dis : ton éclat me frôle chaque nuit,
mais je ne puis le garder, car la pierre ne retient que l'ombre,

tu passes sur ma surface comme une larme figée,
et tu me rappelles les braises qui se taisent au matin,
le frère me pèse comme une saison qui ne finit pas,
et je t'envie de partir, emportée sans retour,
vers l'endroit où le froid se confond avec le sommeil.

Le frère

Je parle à la fleur fanée, courbée comme une sœur de fatigue,
et je lui dis : ton parfum est le dernier souffle d'un été mort,
il me traverse comme une voix venue d'un livre fermé,
tes pétales me parlent d'un temps que je n'ai pas vécu,
et je crois reconnaître là le pas léger de ma sœur,
quand elle marchait dans la clairière avec ses mains ouvertes,
mais je sais aussi que tu n'es qu'un signe de plus,
dans ce langage de la nuit que je ne comprends pas.

Le ruisseau

Je parle au visage de la sœur, qui tremble dans mon lit d'ombre,
et je lui dis : je t'ai portée longtemps, depuis les pluies
premières,

tes traits se sont dissous entre les algues et les reflets,
mais j'en ai gardé l'empreinte comme une main garde la chaleur,
le frère se penche parfois et croit te retrouver intacte,
sans savoir que je ne lui rends qu'une mémoire incomplète,
je suis le chemin par où passent les ombres et les fleurs,
et je ne retiens personne, pas même les morts qui m'aiment.

Le fruit pourri

Je parle à la pierre froide, immobile comme une nuit sans astres,
et je lui dis : nous partageons cette attente sans saisons,
mais toi tu portes encore le poids des vivants,
moi je ne pèse plus que de l'air, de l'eau et de l'oubli,
le frère, assis sur toi, ne m'a jamais regardé,
et pourtant je suis le témoin de ses heures creuses,
quand son regard glisse vers le sol comme une feuille morte,
et que le silence pèse plus que son corps.

La lune blanche

Je parle au crapaud, veilleur aux yeux de cristal,
et je lui dis : tes pupilles tiennent le ciel que j'ai laissé choir,

je te l'ai confié pour qu'il survive au matin,
mais tu le gardes comme un bijou dans la bouche,
je t'envie de toucher la vase et le feu,
quand moi je n'effleure que les toits et les branches,
nous sommes deux vigies pour un frère qui ne nous voit pas,
et qui marche dans nos lumières comme dans une cendre.

Le visage de la sœur

Je parle aux poissons d'argent, qui brillent comme des pensées
perdues,
et je leur dis : si vous croisez le frère, cachez-lui mon visage,
car je ne veux pas qu'il sache ce que j'ai appris ici,
dans les creux froids où l'on dort sans rêve,
mes yeux ne cherchent plus, mes lèvres ne promettent plus,
je suis devenue une eau lente qui se dérobe,
et mon nom n'a plus d'écho que dans vos tourbillons,
avant que vous ne le brisiez en mille éclats d'écaille.

Les poissons d'argent

Je parle à l'étoile tombée, sœur engloutie aux lueurs brisées,

et je lui dis : nous glissons autour de toi comme autour d'un feu
mort,
tes éclats sont plus froids que la pierre et plus doux que la vase,
nous t'avons vue descendre avec un bruit de soie,
et depuis tu ne bouges plus que dans nos reflets,
le frère croit voir des ombres de nuages sur l'eau,
mais c'est ta lumière qui respire dans nos mouvements,
avant que la nuit ne te boive tout entière.

Le crapaud

Je parle à la fleur fanée, flamme éteinte au bord du ruisseau,
et je lui dis : je connais ta fatigue comme la mienne,
tes pétales se ferment sur un secret qui ne se dit pas,
moi je ferme mes yeux sur l'étoile que j'ai volée,
nous gardons chacun une lumière que personne ne réclame,
et qui finira par se dissoudre dans l'haleine du soir,
mais nous veillons encore, par habitude plus que par foi,
dans le froid qui nous tient comme une promesse inversée.

La fleur fanée de renoncule

Je parle au frère, et mes pétales frôlent ses mains immobiles,
je lui dis : tu ne sais pas que je meurs pour toi,
que chaque jour ma tige se brise un peu plus dans le vent,
mais que je garde encore une trace de parfum pour ton
sommeil,
tu es trop loin, même assis si près,
et ma voix ne peut pas traverser les pierres,
alors je me couche dans l'ombre avec les insectes,
et j'attends que la nuit me fasse disparaître.

La pierre froide

Je parle au ruisseau, compagnon des siècles et des érosions,
et je lui dis : toi tu passes, moi je reste,
mais nous portons les mêmes noms effacés,
et les mêmes visages qui glissent et se perdent,
le frère partira un jour avec toi,
et je sentirai ma surface se refroidir encore,

il ne restera que le vide de son poids,
et ce silence qui me ronge plus sûrement que le gel.

EXCIPIT

LA COMMUNAUTÉ AD-VENANTE

Il serait tentant, au terme de cette traversée, de chercher encore ce qui pourrait rassembler ce qui s'est dispersé. Tant de voix se sont élevées, tant de chemins se sont croisés, tant de figures ont paru dans l'Ouvert avant de s'y retirer qu'un dernier désir d'unité pourrait surgir : celui de recueillir les fragments, de rejoindre les bords de la faille, de donner enfin au devenir la demeure qu'il n'a cessé de refuser. Ce serait pourtant manquer ce qui s'est joué tout au long du chemin.

La faille n'attend pas d'être refermée. Elle n'est ni une blessure dont le monde devrait guérir, ni le vestige d'une unité perdue, ni l'intervalle provisoire séparant ce qui devrait un jour être réuni. Elle est cette non-coïncidence mouvante par laquelle quelque chose peut encore apparaître, se transformer, répondre à autre chose que soi. Là où tout coïnciderait, rien ne pourrait plus

advenir. Là où toute distance serait abolie, aucune voix ne pourrait rencontrer une autre voix.

C'est pourquoi la faille autorise, mais ne fonde pas. Elle ne porte aucun monde sur ses épaules. Elle ne cache aucun principe sous les choses. Elle n'est ni origine secrète ni destination différée. Elle ne dit pas ce qui doit venir et ne garantit pas que quelque chose viendra. Elle maintient seulement cette ouverture sans laquelle le possible se refermerait sur l'advenu. Mais cette ouverture ne demeure jamais vide.

Une pierre y rencontre la pluie. Un arbre y reçoit le vent. Le merle y module un chant qu'aucune autre créature ne chantera exactement de cette manière. Un homme traverse un verger et découvre que le verger l'a traversé. Un visage rencontré demeure en lui longtemps après sa disparition. Une parole en déplace une autre. Un silence répond à un silence. Partout quelque chose advient à quelque chose, et nul étant ne demeure exactement ce qu'il aurait été sans cette rencontre. Ainsi naît la polyphonie.

Elle n'est pas l'accord final des différences. Elle ne les rassemble pas sous une voix plus haute qui révélerait enfin leur sens commun. Elle ne constitue pas davantage le fondement d'une communauté qui pourrait ensuite s'établir sur elle. Car parler de fondement serait encore supposer qu'avant les voix, sous elles ou derrière elles, quelque chose attendait de les réunir.

Rien ne les attend.

La polyphonie est pourtant la condition nécessaire de la communauté : non parce qu'elle lui donnerait un fond, mais parce qu'aucune communauté ne peut advenir là où une seule voix demeure. Il faut l'écart pour que deux voix puissent se répondre ; il faut leur différence pour qu'une résonance soit possible ; il faut que chacune demeure singulière pour que leur rencontre ne soit pas leur disparition. La communauté n'est donc pas donnée avant les voix. Elle advient avec elles.

Elle advient lorsqu'elles entrent en résonance sans cesser d'être différentes. Elle advient dans le passage de l'une à l'autre, dans ce presque rien qui les sépare et grâce auquel elles peuvent

s'entendre. Elle n'est ni leur somme ni leur totalité. Elle ne devient jamais l'Un qui recueillerait le multiple après l'avoir laissé quelque temps se disperser. Elle demeure elle-même ad-venante, exposée aux voix qui ne se sont pas encore élevées, aux rencontres qui n'ont pas encore eu lieu, aux singularités dont nul ne saurait prévoir l'apparition. La polyphonie rassemble ainsi sans totaliser. Et peut-être est-ce seulement ainsi qu'une communauté peut demeurer vivante. Car une communauté achevée ne pourrait plus accueillir. Elle aurait déterminé ses frontières, reconnu ses voix, fixé son langage. Elle saurait qui lui appartient et qui demeure dehors. Elle aurait transformé la résonance en identité et l'appartenance en possession. Ce qui prétendrait alors protéger la communauté commencerait déjà à la refermer. La communauté ad-venante ne possède rien de tel.

Elle n'a pas de dehors tracé d'avance parce qu'elle ne connaît pas encore les voix susceptibles d'entrer en résonance avec elle. Elle n'a pas davantage de dedans définitivement constitué. Chacune de ses rencontres la déplace. Chaque voix nouvelle transforme la

résonance dans laquelle les autres avaient commencé à se répondre.

L'Esprit peut alors être pensé non comme ce qui précéderait cette communauté et lui assurerait son unité, mais comme ce qui circule dans cette incessante singularisation. Il n'est pas quelque totalité invisible dont chacun recevrait une part. Il n'existe aucun ensemble achevé de l'Esprit dont les êtres ne posséderaient que des fragments. L'Esprit n'est entier nulle part parce qu'il ne cesse d'advenir partout.

Il passe dans la parole sans appartenir à celui qui parle. Il traverse le chant du merle sans devenir le merle. Il se singularise dans l'arbre, la pierre, le visage, le souvenir, sans qu'aucune de ces singularisations puisse prétendre le contenir. Il circule précisément parce que rien ne peut le retenir. La faille protège cette circulation, non comme un rempart mais comme l'impossibilité même de la clôture.

Alors le tragique apparaît peut-être sous son visage le plus dépouillé. Il ne consiste plus seulement dans la perte, la mort ou

l'impossibilité de rejoindre ce qui fut aimé. Il réside dans cette impossibilité plus profonde : rien de ce qui advient ne pourra jamais se posséder entièrement, rien ne pourra retenir définitivement ce qui passe, aucune communauté ne pourra devenir la demeure achevée de ses propres voix. Mais c'est au même endroit que peut naître la joie tragique.

Non parce qu'une consolation viendrait compenser cette impossibilité. Non parce qu'au-delà de la faille nous attendrait quelque réconciliation. Mais parce qu'il arrive, au milieu même de l'inachèvement, que quelque chose soit donné entièrement sans jamais l'être totalement.

Un chant de merle dans un arbre. La lumière sur une pierre. Un parfum dont aucune main ne peut s'emparer. Une présence aimée. Quelques pas sur un chemin dont on ignore où il conduit. Pierres de lune dispersées dans l'obscurité, ces instants ne promettent aucune totalité future. Ils n'en sont pas les fragments. Chacun est entier dans son apparition et pourtant ouvert à ce qui

le dépasse. Rien ne manque à l'instant pour être cet instant ; et cependant rien en lui ne peut arrêter le devenir.

Il faut seulement savoir veiller. La veille n'est pas l'attente de ce qui viendrait mettre fin à la nuit. Elle ne guette aucune aurore promise. Elle garde disponible l'attention par laquelle une voix peut encore être entendue. Elle laisse le monde arriver jusqu'à nous sans exiger qu'il se présente sous une forme connue. Habiter poétiquement ne signifie peut-être rien d'autre.

Non pas écrire des poèmes, mais demeurer assez ouvert pour que quelque chose puisse nous atteindre. Ne pas traverser le monde comme si nous étions seuls à marcher. Accepter que le chemin se transforme sous nos pas et que nos pas soient transformés par lui. Comprendre enfin que nous ne traversons jamais sans être traversés. Le passant peut alors poursuivre sa route. Il ne possède pas le chemin. Le chemin ne possède pas le passant. Quelque chose advient entre eux.

Peut-être un merle chantera-t-il dans un arbre lorsque le passant arrivera au prochain tournant. Peut-être n'y aura-t-il que le vent.

Peut-être rien que cette étrange présence du silence lorsque toutes les voix semblent s'être retirées. Cela suffit. Car le silence lui-même n'est pas la fermeture de la polyphonie. Il est l'espace laissé à une voix qui n'a pas encore parlé. La faille demeure.

Non comme un gouffre sous nos pas. Non comme un fond retiré qu'il faudrait retrouver. Mais comme l'écart mouvant grâce auquel un pas peut encore répondre à un autre pas, une voix à une autre voix, une présence à une autre présence. La communauté n'est jamais donnée.

Elle advient avec les voix. Et lorsque la dernière voix se tait, la faille reste ouverte pour celle qui vient.